











L'ÉDUCATION

DU JEUNE

COMTE D. B***,

SES

AMOURS AVEC EMILIE DE T***,

ET SES VOYAGES,

SELON SES PROPRES

MEMOIRES,

Où sont recueillis grand nombre d'Histoires Anecdotes modernes, & des Recherches & Découvertes d'Antiquités très curieuses, accompagnées de plus de cent Estampes des plus beaux Monumens de Rome. Nouvelle Edition, augmentée d'Observations nouvelles sur les Ouvrages de Peinture, de Sculpture & d'Architecture, qui se voyent dans cette Capitale du Monde.

PAR MR. DE RAGUENET.

VOLUME I.



A LONDRES, MDCCCLXV.

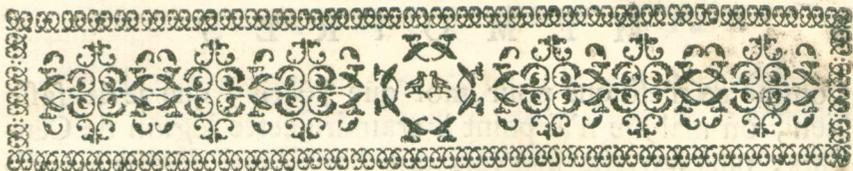
CHEZ MOYSE CHASTEL & Compagnie.

LEIPZIG
COMITAT
ANSTATTUNG
DES WOLFF



CHEM MOYSE CHASTEL & Compagnie
A LEIPZIG, NEUBAU





MEMOIRES
DU COMTE DE B***
CONTENANT
SES AVENTURES,

*Un grand nombre d'HISTOIRES & ANECDOTES
du Tems très curieuses, ses recherches & ses décou-
vertes sur les Antiquités de la Ville de
Rome & autres curiosités de l'Italie.*



PREMIERE PARTIE.

D'OU VIENT que la plûpart des Hommes aiment tant à écrire, ou à raconter leurs aventures? Est-ce Amour propre; est-ce envie d'instruire les autres, & de se rendre par-là utiles à la Société? C'est une question que je laisse décider à ceux qui connoissent parfaitement le cœur humain. Ce que je puis dire ici du mien, c'est que la Vanité n'entre pour rien dans ce que je vais écrire. Le desir de me rapeler, de tems en tems, des évènements qui m'ont fait quelque plaisir, & qui, par leur variété & leur multitude, pouroient s'échaper de ma mémoire, est l'unique motif qui me fait prendre la plume.

A

Com-

Comme ce n'est que pour moi que j'écris, que je le fasse bien, ou mal, je n'ai point à craindre cette légion de Censeurs, plus souvent mauvais que bons, qui désolent ordinairement les Ecrivains, même les meilleurs. Quand on ne travaille que pour soi, & nullement pour plaire aux autres, on ne court point les risques auxquels plus d'un Auteur voudroit ne s'être jamais exposé: Je commence.

QUOIQUE les obligations infinies que j'ai à mes parents, & que mon cœur, qui est naturellement reconnoissant, m'assûre que je ne les oublierai jamais, je crois néanmoins ne pouvoir mieux commencer ces Mémoires qu'en imitant ce vertueux Empereur auquel, quoique Payen, la judicieuse Antiquité a donné le surnom de DIVIN (a), je remercie
 „ les Dieux, dit-il dans un Livre admirable que le Tems
 „ a respecté, & nous a conservé (b), je remercie les Dieux
 „ de m'avoir donné de bons Parents, un bon Père, une
 „ bonne Mère, une bonne Sœur, de bons Frères, de bons
 „ Précepteurs, & tout ce qu'on peut souhaiter de bon;
 „ de forte qu'il n'a pas tenu à eux, ni à leurs inspirations,
 „ ni à leurs Conseils, que je n'aye connu la vie la plus con-
 „ forme à la Nature & à la Raison; & si je ne puis encore
 „ vivre selon ces règles, c'est ma faute. Cela vient de ce
 „ que je n'ai pas obéi à leurs Avertissements, ou plutôt,
 „ si j'ose le dire, à leurs ordres & à leurs préceptes”.
 Voilà le portrait de mes Parents, & le mien. Je dois à
 leurs soins, & aux peines qu'ils se sont donnés pour me
 procurer une bonne éducation, le peu que je vaux. Heu-
 reux si j'avois répondu mieux que je n'ai fait à leurs bon-
 nes intentions, & à ce qui leur en a coûté! Le rang qu'ils
 tiennent dans le monde, & l'opulence dans laquelle ils é-
 toient

(a) Marc Aurèle Antonin.

(b) Voyez les *Réflexions Morales* de cet Empereur.

toient, les mettoient en état de fournir aux dépenses nécessaires pour cela; Mais combien de milliers de Parents, qui sont dans le même cas, négligent-ils ce devoir, qui est le premier & le plus essentiel de tous? Les miens, grâces au Ciel, commencèrent de bonne heure à s'en acquitter.

Je n'étois encore que dans ma sixième année, lorsque je fus tiré des mains des femmes qui, jusqu'alors, avoient pris soin de mon enfance. Les petits soins que demande, jusqu'à cet âge, la formation du corps, sont de leur compétence. Celle de l'Esprit n'est point ordinairement de leur ressort. Celle-ci demande des talents qu'elles n'ont point communément, & sur tout une sévère gravité, dont leur tendresse les rend incapables. Un oncle Maternel, vieil garçon, & qui avoit pour mes frères & pour moi une affection peu commune, voulut bien se charger de ce pénible emploi. La chose parut singulière à bien des gens, surtout dans une ville, telle que Paris, où l'on compte un si grand nombre d'Ecoles, dont les Maîtres se vantent de donner à la jeunesse toutes les instructions qui peuvent lui convenir. J'avoue que, de toutes les villes du monde, il n'y en a point où l'on trouve plus abondamment que dans celle-là, tout ce qui peut contribuer à une excellente éducation. Maîtres habiles dans tous les Arts & dans toutes les sciences, Méthode facile pour les apprendre, douceur & patience angélique avec leurs Disciples; voilà, en raccourci, le portrait des Savants Maîtres qui se trouvent, en bien plus grand nombre, dans cette Ville, que partout ailleurs. Mais tous ces précieux avantages sont contre-balançés par un inconvénient, auquel on ne fait pas ordinairement toute l'attention qu'il mérite; inconvénient, au reste, qui se rencontre dans presque toutes les Ecoles publiques. C'est le risque que les jeunes gens y courent de se gâter les uns les autres. Comme il est impossible qu'on leur

ait inspiré à tous, chez leurs parents, les mêmes sentimens de Religion, de droiture & de sagesse, quelque attention, & quelque soin que les Maîtres puissent y apporter, il se trouve toujours des enfans que leur penchant malheureux entraîne vers le mal : Or il est certain que le mauvais exemple, que ceux-ci donnent aux autres, fait sur eux de très-dangereuses impressions. Plus les Ecoles sont nombreuses, & plus cette contagion est à craindre ; d'autant que l'attention des Maîtres étant obligée de se partager, elle ne peut se porter sur tout, & ils ne laissent que trop souvent échaper à des jeunes gens des fautes essentielles, qu'ils ne commettraient pas impunément dans leurs familles. De cette remarque, qui est fondée sur l'expérience, on peut conclure combien raisonnent peu sensément la plupart des parents, qui jugent de l'excellence d'une Ecole par la multitude des jeunes gens qu'on y élève.

MAIS si les Ecoles publiques, en général, sont sujettes à ce dangereux inconvénient, il est encore bien plus ordinaire, & bien plus à craindre, dans celles dont les Maîtres se font, pour ainsi dire, mis en possession de l'éducation des enfans des Grands. La manière molle & efféminée dont on les élève d'abord chez leurs parents, l'orgueil & la sotte vanité qu'on leur y fait sucer avec le lait, les complaisances aveugles qu'on a pour eux, la crainte qu'on a de les mortifier, ou de leur déplaire, la basse flatterie qui n'encense, que trop souvent, leurs défauts ; voilà les pernicieuses sémences qu'ils apportent dans les Ecoles, où on les fait passer en sortant des mains des femmes. Là, bien loin de travailler à déraciner tous ces vices naissans, des Précepteurs, qui fondent & mesurent leur fortune sur les complaisances qu'ils auront pour leurs élèves, soutenus d'ailleurs par des Maîtres, dont les vûes sont encore plus intéressées & plus ambitieuses, s'étudient par toutes sortes
de

de voyes à se concilier la bienveillance de leurs Disciples, qui, au sortir de leurs mains, sont ordinairement beaucoup pires qu'ils n'étoient lorsqu'on les leur a confiés. Tel est le Tableau naturel de ces Ecoles dont la vanité fait tant de bruit. Ce qu'il y a de plus triste pour un grand nombre de particuliers, que leurs Parents y font élever, dans la ridicule espérance que ce sera pour eux un acheminement à la fortune; ce qu'il y a, dis-je, de plus triste, c'est qu'elles sont pour eux de véritables Ecoles de perdition, d'où ils ne remportent ordinairement qu'un fol orgueil & une sotte ambition, qui leur font s'imaginer que, parce qu'ils ont été élevés par les mêmes Maîtres que les Grands, les plus hauts, les plus brillants emplois, & les plus grandes fortunes, ne sont rien moins qu'au dessous de leur mérite.

DES parents aussi judicieux que les miens n'avoient garde de donner dans un travers qui n'est aujourd'hui que trop commun. Ces raisons, jointes à la tendresse que notre Oncle avoit pour nous, l'engagèrent à se charger lui-même du soin de notre éducation: Ce sont nos héritiers, dit-il, à cette occasion, à mon Père; je veux non seulement leur laisser tous mes biens, mais leur apprendre encore à en faire, un jour, un bon usage, & que par ce double bienfait ils fassent honneur à ma mémoire & à notre famille. Laisser du bien à des enfans, & négliger leur éducation, c'est les enrichir d'une main, & les apauvrir de l'autre. Les richesses de ce monde sont périssables. Un malheur, un accident, une révolution inopinée peuvent nous les enlever, & ne nous les enlèvent que trop souvent, d'un moment à l'autre. Si elles ne nous échappent pas par quelque-une de ces voyes, la mauvaise conduite, fruit ordinaire d'une éducation négligée, les fait bientôt passer en d'autres mains. Je veux prévenir, autant qu'il est possible, ce funeste revers, & laisser à mes neveux, outre mes biens, des richesses qu'au-

eun accident ne pourra leur enlever. Il m'en coûtera, à la vérité, un peu de peine; mais comme je partage votre tendresse pour eux, je veux aussi partager avec vous les devoirs de la Paternité. Ils vous doivent la vie; je veux qu'ils me doivent le bon usage qu'ils en feront.

ON ne pouvoit raisonner plus judicieusement. Quoique je fusse dans un âge, où l'on n'est pas fort susceptible de réflexions, celles de mon Oncle firent sur moi une si forte impression, que je ne les ai jamais oubliées. Il est vrai, & je le dois ajouter ici, qu'il nous les répétoit souvent, pour nous les mieux inculquer, & nous encourager à profiter de ses instructions & de ses soins. Quoiqu'il fût bien en état de nous enseigner lui-même tout ce qui pouvoit nous orner l'esprit (car il avoit lui-même été parfaitement bien élevé) il se déchargea néanmoins de ce qu'il y avoit de plus fatigant dans notre instruction sur des *Maîtres habiles* qui venoient, aux heures marquées, nous donner des leçons sur les sciences qui convenoient à notre âge & à notre état. Il nous les faisoit répéter ensuite & prenoit plaisir à nous les expliquer lorsqu'elles lui paroissoient avoir besoin de quelques éclaircissements. Mais ce dont il s'étoit particulièrement chargé, comme étant le point le plus essentiel, c'étoit de nous former le cœur, où il ne cessoit de nous inculquer des sentiments de vertu & de Religion. Comme il avoit été fort répandu dans le grand monde, ses instructions n'avoient rien qui ressentît ni le Pédant, ni le Bigot. Sa Morale n'étoit point celle d'un Rigoriste, ni d'un Misantrope, qui condamnent impitoyablement tout ce qui leur paroît contraire aux lugubres idées qu'ils se sont faites de la sagesse & de la vertu. C'étoit un Philosophe aimable, toujours enjoué, qui nous donnoit les plus excellents préceptes, & qui pour les graver plus profondément dans notre esprit & dans notre cœur, les assaisoñnoit toujours de quelques

ques exemples tirés ou de l'Histoire Ancienne, qu'il possé-
doit parfaitement, ou du récit de quelques-unes de ces A-
vantages intéressantes que Paris fournit journellement. Au-
tant que la plûpart de nos Moralistes nous rendent la Vertu
rébutante par les portraits peu gracieux qu'ils nous en font,
autant ce cher Oncle nous la rendoit-il aimable par les
charmantes peintures qu'il nous en faisoit. Si la plûpart des
hommes ne sont pas aussi sages qu'ils devroient l'être, il s'en
faut prendre, en partie, à ceux qui sont chargés de leur
prêcher la vertu, & qui, pour l'ordinaire, s'en aquitent
d'une manière à la faire haïr. Les admirables Réflexions
Morales de l'Empereur Marc Aurèle Antonin, les précieu-
ses Maximes du Duc de la Rochefoucault, l'inimitable Té-
lémaque de Mr. de Fénelon, étoient les trois sources dans
lesquelles il puisoit les instructions qu'il nous donnoit. Heu-
reux & mille fois heureux, si elles avoient rapporté tout le
fruit qu'il devoit en attendre! Mais, dans l'ordre Moral,
comme dans celui de la Nature, c'est l'homme qui sème &
qui plante, mais c'est Dieu seul qui fait germer & fructifier
la sémence. Elle produiroit, sans doute, toujours de bons
fruits, si les passions, qui offusquent quelquefois le cœur hu-
main, & dont souvent il n'est pas le maître, n'en étou-
foient pas le germe précieux.

CE fut vers le tems qu'elles commencent à se faire sentir,
que je reconnus qu'il n'est point d'homme ici bas, qui en soit
absolument exempt, & qu'il ne peut en prévenir les funestes
suites, qu'en travaillant à les réprimer. Né avec un tem-
péramment vif, je n'eus pas atteint l'âge de dix-huit Ans,
que je sentis se former, pour ainsi dire, en moi une secon-
de âme toute différente de celle qui m'avoit jusqu'alors ani-
mé. Etonné d'un pareil changement, j'eus peine à me re-
connoître. Je me cherchois en moi-même, & je ne m'y
trouvois plus. Est-il possible, me disois-je intérieurement,
que

que je fois ce même homme, qui étois si tranquille il y a quelques mois, & qui ai vû couler, pendant tant d'années, des jours tissus, pour ainsi dire, d'or & de soye! Tout me plaisoit alors, tout m'occupoit, tout m'amusoit. Attentif à faire la joye & la consolation d'une famille, dont je suis tendrement aimé, je faisois mon unique plaisir de répondre à sa tendresse par la plus sérieuse application à remplir mes devoirs. L'étude, qui avoit alors pour moi des charmes si attirants, les innocentes récréations dont elle étoit suivie, & auxquelles je me livrois avec tant de vivacité, cette tendresse, aussi juste que forte, que je me sentoie pour tous ceux auxquels la Nature m'a uni par les liens du sang, & plus encore par ceux de la reconnoissance, tous ces traits, qui se faisoient sentir, il y a quelques mois, d'une manière si vive, semblent aujourd'hui s'être émouffés, & laissent dans mon cœur un vuide extraordinaire qu'il me paroie que d'autres objets voudroient y remplir. Agité de mille mouvements différens dont je ne suis pas le maître, & que leur multitude m'empêche de démêler, je ne sai ni ce qu'il veut, ni ce qu'il demande. Qui me débrouillera ce Cahos? Qui m'expliquera cette Enigme? Qui rendra à mon âme le calme heureux dont elle a si long-tems jouï, & dont elle se voit aujourd'hui privée?

J'ÉTOIS dans une situation trop violente pour que mon Oncle ne s'aperçût pas de ce qui se passoit dans mon cœur. Il le voyoit en effet; mais il n'en témoignoie rien, étant bien aisé de me laisser éprouver cette première révolution que la Nature fait en nous, & de voir si je lui dissimulerois long-tems, comme il est assez ordinaire à cet âge, la situation dans laquelle je me trouvois. J'étois bien éloigné de cette pensée, & je n'attendois qu'une occasion pour lui ouvrir mon cœur, & le prier d'y rétablir le calme. Elle ne tarda pas à se présenter. Mon peu d'ardeur & d'empressement

ment pour mes exercices ordinaires, joint à un air sérieux, & approchant même de la tristesse, qui s'étoit répandu, malgré moi, sur mon visage, ayant donné lieu à quelques tendres reproches qu'il me fit: Je les mérite bien, lui dis-je. Je mérite même encore plus, pour vous avoir caché la situation extraordinaire, où je me trouve; mais ajoûtai-je, pardonnez à l'amour propre, qui nous fait dissimuler nos défauts le plus soigneusement qu'il nous est possible. Il n'y a que trop long-tems que je m'apperçois que mon cœur n'est plus le même, & qu'il s'y passe des choses que je n'aurois jamais cru devoir éprouver. Là-dessus je lui représentai ma situation, telle que je viens de la décrire.

PENDANT que je lui parlois, je remarquai qu'il sourioit à la peinture naïve que je lui faisois du nouvel état, dans lequel je me trouvois. Vous riez, lui dis-je, mon cher Oncle! Vous imaginerez-vous que j'aurois voulu vous amuser ici par quelque conte fait à plaisir? Non, vous, devez trop connoître jusqu'où va l'aversion que vous nous avez inspirée pour l'ombre même du mensonge. Ce que je viens de vous raconter est la pure vérité; & vous pouvez en être persuadé Je n'en doute pas un moment, interrompit-il. Il y a déjà plus de deux mois que j'ai lû dans vos yeux, & dans toute votre conduite, ce que vous venez de me dire, mais j'attendois que votre amitié m'en fit elle-même confidence. Si j'ai souri au récit que vous m'en avez fait, c'étoit pour vous encourager à m'ouvrir entièrement votre cœur, qu'un air trop grave & trop sérieux auroit peut-être effarouché. Tel est l'ordinaire défaut de ces hommes Mercénaires, auxquels la plupart des parents confient l'éducation de leurs enfans, parce qu'ils ne veulent pas prendre la peine de s'aquiter eux-mêmes de ce devoir. Un pareil homme vous auroit interrompu presque à chaque phrase pour vous faire une peintu-

re aussi affreuse que ridicule de votre situation; heureux s'il n'eût pas encore poussé le Rigorisme jusqu'à ouvrir sous vos pieds l'Enfer tout prêt à vous engloutir. Pour moi, mon cher Neveu, qui connois un peu mieux le cœur humain, & qui reduis les choses à leur juste valeur, je vous dirai que ce qui vous allarme, & surquoi vous me priez de vous éclaircir, est la chose du monde la plus simple & la plus naturelle. Toute ma réponse se réduit à vous dire que vous n'êtes plus aujourd'hui ce que vous étiez il y a quelque tems.

L'HOMME, continua-t-il, semblable, en ce point, à certains insectes (permettez-moi cette comparaison, qui dans sa bassesse apparente n'exprime que trop bien la vérité) l'homme, dis-je, dans le cours de sa vie, éprouve, comme eux, quatre Métamorphoses, qui en font, pour ainsi dire, quatre Créatures différentes. Ces Métamorphoses sont les quatre âges par lesquels la Nature le fait successivement passer, & dont il seroit à souhaiter pour lui qu'elle lui épargnât la première & la dernière. Dans la première en effet, il n'est point encore homme; & dans la dernière, qui est la Vieillesse, il ne l'est plus. L'homme, c'est-à-dire, ce composé admirable de l'Animal & de ce rayon de la Divinité qui l'anime, ne commence à faire véritablement honneur à celui qui l'a créé, que dans l'âge où vous allez entrer. Etrange condition & bien humiliante pour nous! Du peu de jours que la Providence nous destine sur la Terre, nous n'en pouvons compter que la moitié, & souvent encore beaucoup moins, où nous puissions nous glorifier, avec quelque justice, d'être véritablement ce que nous devons être, c'est-à-dire Raisonnables. Qu'est-ce, en effet, que la Raison dans l'homme jusqu'à l'âge de vingt ou vingt-cinq ans; & qu'est-ce que cette même Raison depuis soixante ou soixante & dix ans, jusqu'à ce qu'il entre dans le

Tom-

Tombeau! Dans le premier de ces deux périodes, cette Divine étincelle se laisse à peine appercevoir; elle se développe ensuite imperceptiblement, à mesure que le Corps se forme, & se fait enfin voir dans toute sa force & dans tout son éclat. Dans le second, elle s'affoiblit insensiblement, elle s'obscurcit, & s'éteint à la fin, à proportion que les Organes s'affoiblissent, & que le Corps dépérit. Vous avez déjà passé la première de ces révolutions, & si le Ciel vous réserve une longue vie, vous éprouverez la dernière. Mais si celle où vous entrez est la plus brillante, & fait ordinairement le plus d'honneur à l'homme, combien en voit-on de milliers qui ne tendent, ni ne parviennent jamais à ce but! Emportée par les passions, qui se font sentir alors dans toute leur violence, dans quels écarts la jeunesse inconsidérée ne donne-t-elle pas tous les jours; écarts d'autant plus à craindre, qu'ils influent, d'ordinaire, sur tout le reste de la vie? c'est pour les prévenir que j'ai voulu prendre moi-même le soin de votre éducation. Douze à treize ans que j'ai employés à vous former le cœur, & à vous inspirer des sentiments d'honneur & de vertu, me font espérer que cet âge, si difficile à passer pour les autres, s'écoulera aussi heureusement pour vous que celui qui l'a précédé; mais vous ne devez pas croire qu'il ne vous en coûtera point plus de peines. Ce n'est plus sur un Canal, ni sur un Etang, que vous allez voguer dorénavant; c'est sur une Mer des plus orageuses & féconde en Naufrages. Le Monde, que vous n'avez point encore connu, va vous offrir tout ce qu'il a de plus séduisant pour vous attirer à lui. Le Vent des passions vous y poussera à pleines Voiles; mais si la sagesse ne vous dirige pas dans cette périlleuse route, vous augmenterez le nombre des malheureux qui s'y sont signalés par leurs Naufrages. Ayez donc continuellement devant les yeux les instructions, que je ne vous ai données que

pour en faire usage; car la Vertu n'est rien dans la simple spéculation. Ce n'est que la pratique qui lui donne son éclat & tout son mérite.

ECLAIRCI de la sorte sur ma situation, je n'en fus pas d'abord pour cela plus tranquille. La crainte de donner dans les écarts ordinaires à la jeunesse, & dont je pressentis dès lors que je ne serois pas exempt, me fit regretter les charmes de mon premier état. J'aurois voulu, s'il eût été possible, rester toujours Enfant, lorsque j'envifageai les périls que mon Oncle venoit de me représenter. Il étoit un moyen sûr pour m'en garantir. C'étoit de renoncer au Monde. Comme je ne le connoissois point encore, & que, par conséquent, il n'avoit aucun attrait pour moi, je me sentoiss assez disposé à prendre ce parti. J'en témoignai quelque chose à mon Oncle: gardez-vous bien, me dit-il, mon cher Neveu, de suivre cette idée; je n'ai pas pris tant de soins & tant de peines pour faire de vous un homme inutile à la société. Les hommes ne sont pas faits pour vivre comme les Ours, mais pour se servir les uns les autres. C'est le but que le sage auteur de la Nature s'est proposé, lorsque, par un privilège particulier, il leur a donné la raison en partage, & dans cette diversité infinie de goûts & de talents qu'il leur a donnés. Vous pouvez leur être utile par ceux dont il vous a fait part. Ce seroit aller contre ses ordres, que de les frustrer du fruit qu'ils en attendent. Mais avant que de vous décider sur l'état que vous embrasserez, il est bon que vous étudiez un peu le Monde. La Providence vous offre ici un de ses plus grands & de ses plus beaux Livres, dans lequel vous pouvez commencer à vous instruire de cette science si nécessaire à un homme de votre naissance. Paris, par la multitude presque innombrable de ses habitants, par la variété des choses qui s'y passent, par la diversité des caractères qu'il nous pré-
sen-

sente, peut être regardé comme une des plus excellentes Ecoles du monde. Aussi est-ce par-là que je veux vous faire commencer votre Caravane ; quelques voyages dans les pais étrangers vous apprendront ensuite à connoître parfaitement les hommes, & en combien de manières différentes on peut leur être utile.

J'AVOIS trop de déférence pour les conseils de mon Oncle ; j'étois trop convaincu de sa grande expérience, & plus encore de ses bontés pour moi, pour ne me pas rendre à ses avis, j'entrai donc dans la carrière du monde, dans laquelle il me poussa, pour ainsi dire, lui-même, & où il me laissa marcher seul, voulant voir de quelle façon je m'y prendrois. J'y débutai par les plaisirs, comme font tous les jeunes gens, dès qu'on les abandonne à eux-mêmes. Je choisis ceux qui me parurent les plus innocents, & les plus dignes d'un honnête homme. Les Comédies, Françoisé & Italienne, le ravissant Spectacle de l'Opéra, la fréquentation de quelques Beaux Esprits, dont Paris abonde, un commerce d'amitié que je liai avec quelques jeunes gens de mon âge & de mon rang, remplissoient les vuides que me laissoient mes exercices Académiques, que je n'avois point encore achevés. Comme les plaisirs, pour n'être pas insipides, ont besoin d'être variés, j'allais en chercher quelques autres, qui paroîtront, peut-être, bien moins piquants à certaines personnes, mais qui avoient néanmoins des attraits pour moi. C'étoit la fréquentation du Bareau, où j'allois entendre, de tems en tems, nos Cicérons François, dont la brillante & solide éloquence me faisoit un plaisir infini. A cet agrément se joignoit encore celui de la singularité curieuse, & quelquefois peu édifiante, des causes que ces Messieurs deffendoient. Telle me parut celle des jeunes Princes de Momb. . . . donc l'aîné, pour se faire ajuger tous les biens de son Père, à l'exclusion

de tous ses autres Frères, ne rougit point de couvrir la mémoire de ce Prince d'un opprobre éternel, en déclarant au Public que tous ses Frères, du moins à ce qu'il prétendoit, étoient les fruits criminels d'un commerce adultère & incestueux, que son Père avoit eu avec les deux Sœurs de sa Mère, qu'il avoit, disoit-il, toutes abusées par des promesses de mariage.

LA Chaîre m'offroit aussi, quoique plus rarement, des plaisirs qui ne m'étoient pas moins agréables que ceux du Bureau. Deux fameux Prédicateurs partageoient alors tout Paris, qui couroit en foule les entendre. Le stile & le goût singulier de leurs Sermons, qui ne ressembloient en rien à ceux des grands Orateurs, qui les avoient précédés dans la carrière Evangélique, leur attiroient toutes les précieuses de la Cour, & par une conséquence infaillible, tous les gens du bel air, dont on fait que le nombre n'est pas petit dans cette grande Ville. La curiosité m'y entraîna avec les autres. Mais si leurs discours, purement Académiques, me touchèrent peu, du moins occasionnèrent-ils deux scènes, qui furent pour moi d'une grande instruction. Voici la première. Elle se passa dans l'Eglise de Saint . . . où le Père B . . . un des Orateurs dont je viens de parler, prêchoit alors. Son discours rouloit, ce jour-là, sur l'humilité, qui doit être, dit-on, la première vertu d'un Chrétien. Comme la foule, que faisoit la réputation du Prédicateur étoit si grande, que les personnes, même du plus haut rang, couroient risque de ne point trouver de place dans l'Auditoire, si elles ne s'y rendoient de bonne heure, ou n'envoyoient pas garder leurs places, il arriva que deux grandes Princesses, Sœurs toutes les deux, & toutes les deux Epouses, l'une d'un des plus grands Princes de l'Allemagne, dont elle étoit Veuve, & l'autre d'un petit Souverain actuellement Régnant, firent, à l'insçu l'une de l'autre,

tre, la partie de venir entendre le Prédicateur à la mode. La Princesse de C. . . . s'y rendit la première ; mais, soit affectation, soit paresse, soit vanité, ou quelque autre motif de cette nature, la Princesse Douairière, sa Sœur, ne s'y rendit que fort tard. Son arrivée causa, selon la coutume, quelque petit dérangement dans l'Assemblée ; mais tout s'étant remis dans l'ordre, le Prédicateur continua son discours. Il en étoit à un des plus beaux endroits de sa pièce, lorsque l'attention de ses Auditeurs fut de nouveau troublée par les allées & les venues d'un Gentil-Homme, qui faisoit auprès de la Princesse Douairière la fonction d'Ecuyer. Elles furent si fréquentes, & si incommodes, dans un lieu où l'on n'étoit rien moins qu'à son aise par la multitude des personnes qui s'y trouvoient assemblées, qu'on en murmuroit tout haut. Voici quel fut le sujet & l'occasion de cette scène, la plus instructive que j'aie jamais vûe.

COMME la Princesse de C. . . . s'étoit rendue d'assez bonne heure au Sermon, où elle ignoroit que sa Sœur dût se trouver, ses Domestiques avoient mis devant elle, selon l'usage, le Carreau ou Couffin, que tout le monde fait que les Dames de qualité se font porter à l'Eglise, & sur lequel elles se mettent à genoux. Celui de la Princesse étoit, à l'ordinaire, à ses pieds. Personne ne pensoit à s'en formaliser, lorsque la Princesse Douairière, plus curieuse de logner l'Auditoire, que d'écouter le Prédicateur, aperçut aux pieds de sa Sœur le Carreau, auquel personne ne faisoit attention, tant on est accoutumé, dans Paris, à ce cérémonial. Il me seroit difficile, pour ne pas dire impossible, d'exprimer ici, dans toute sa force, l'étrange impression que fit la vûe de cet objet sur l'esprit de la Douairière. Jalouse à l'excès du privilège & du droit qu'elle croïoit que son rang lui donnoit de faire disparaître tous les Carreaux du monde, dans tous les endroits, ou sacrés ou profanes, qu'elle honoroit

de sa présence, elle envoya aussi-tôt son Ecuyer ordonner, de sa part, à la Princesse, sa Sœur, de faire sur le champ ôter le lien. Celle-ci répondit au Gentilhomme, qu'elle fa-voit le cérémonial aussi-bien que la Douairière; qu'en qualité de Princesse Souveraine, & de Souveraine Régnante, elle avoit aussi, comme elle, le droit de Carreau dans toutes les Eglises où elle se trouvoit. Cette réponse ayant été portée à la Princesse Douairière, le Gentilhomme fut renvoyé avec un nouvel Ordre, qui ne fut pas plus exécuté que le premier. Il en fut de même d'un troisième dont la Princesse ne fit pas plus de cas, ce qui mit la Douairière dans une si terrible colère que, sans aucun respect pour le Saint lieu où elle étoit, sans réfléchir sur les suites sanglantes qu'auroit sa fureur dans un Assemblée si nombreuse, elle ordonna à son Ecuyer de tirer son épée, & d'aller faire main basse sur la Princesse sa Sœur, & sur toutes les personnes de sa suite.

J'AVOUERAI ici que cet Ordre sanguinaire & barbare, que j'entendis donner, (car je n'étois qu'à quelques pas de la Douairière) me fit frémir d'horreur & d'indignation. J'avois bien entendu raconter à mon Oncle qu'il y avoit des hommes assez furieux pour s'entr'égorger pour des vetilles, qu'ils décorent du beau nom de point d'honneur, & dont ils font fort souvent les sanglantes victimes; mais c'étoit une Barbarie inouïe pour moi, & peut-être pour tout le genre humain, que celle que je venois d'entendre ordonner, au pied des Autels, contre une Sœur, à la face du Dieu vivant, dans une Assemblée de Religion, au milieu d'un discours, dans lequel l'Orateur se tuoit à prouver que le mépris des vanités du monde, & le renoncement à soi-même, sont les premières vertus d'un Chrétien. Ce qui redoubla mon indignation, fut que cet horrible attentat venoit de la part d'une Femme

me, qui traînoit d'Eglise en Eglise sa deffunte dignité, & qui fréquentoit, faute d'autres, & par pure vanité, toutes les pieuses assemblées; & contre qui donnoit-elle cet ordre sanguire? contre sa propre Sœur.

JE ne fus pas le seul qui frémis en l'entendant donner. Son Ecuyer refusa absolument de l'exécuter. Il fit même tous ses efforts pour calmer l'esprit de la Princesse qui, voyant qu'il refusoit de lui obéir, se jetta comme une furieuse sur son épée, dont elle vouloit aller poignarder elle-même sa Sœur & toute sa suite. Le Gentil-Homme, justement effrayé de cette extravagante fureur, la lui arracha des mains, ce que voyant la Douairière, elle sortit de l'Eglise. Beaux & dignes fruits de ce qu'on appelle Dévotion, dis-je en moi-même! Ton éloquence, pauvre Orateur, n'est-elle pas bien touchante & bien persuasive? Tu te glorifies du rang élevé & de l'affluence choisie de tes Auditeurs; leurs vertus ne te font-elles pas beaucoup d'honneur? Cependant la Dévote Douairière n'en demeura pas-là. Ne pouvant se satisfaire elle-même, elle demanda à la Cour une éclatante vengeance de l'affront qu'elle prétendoit avoir reçu de la Princesse sa Sœur, affront qui, à l'entendre, ne se pouvoit laver que dans son sang. La Cour rit beaucoup de cette Avanture, sur-tout du risible emportement de ce D. *Diègue* femelle. Toutefois comme un refus total auroit pu occasionner quelque mauvais coup de la part de cette sainte Mégère, après s'être long-tems fait tenir à quatre, on la réduisit enfin à se contenter d'une visite d'excuse, que lui rendit le Prince de C. . . son Beau-Frère, qui étoit alors à Paris, & qu'elle reçut avec toute la fierté des Empereurs Ottomans. Ainsi se passa cette première scène.

LA seconde, bien moins révoltante, mais non moins instructive, se passa au Louvre, chez les Prêtres de l'Oratoire, où prêchoit alors leur Père Renaud. Ce Prédicateur partageoit avec celui dont je viens de parler, tout le beau

C

nom-

monde de la Cour & de la Ville, qui couroit les entendre alternativement, Un jour que j'allai augmenter la foule de ses Auditeurs, l'Oratorien nous débita, assez bien, une pièce fort élégamment écrite. Elle rouloit sur les Spectacles, qu'il y frondoit sans miséricorde, & pour lesquels il s'efforça d'inspirer aux assistans toute l'horreur qu'on doit avoir pour les plus grands crimes. Je crus m'apercevoir que son discours avoit fait une forte & vive impression sur un grand nombre de Dames de la première condition, qui se trouvoient dans son Auditoire. J'en ressentis quelque chagrin, d'autant que, de la manière dont le Théâtre est aujourd'hui épuré, je l'ai toujours regardé comme un amusement très-innocent par lui-même, & qu'en conséquence j'y avois pris beaucoup de goût, Mais heureusement pour moi, & malheureusement pour l'Orateur, il étoit près de cinq heures lorsque son discours finit; & c'est justement l'heure à laquelle les Spectacles commencent. Celui de l'Opéra, contre lequel il s'étoit particulièrement déchaîné, n'est qu'à quelques cent pas de la Chapelle du Louvre. On jouoit alors, sur ce Théâtre enchanté, la magnifique Tragédie d'*Armide*, chef-d'œuvre du tendre Quinault, & de l'inimitable Lulli. La réputation du Prédicateur, & le concours de l'Opéra, qui alloit commencer, avoient attiré dans la rue Saint Honoré, une légion de Carosses, qui m'obligea de m'arrêter quelque tems sous la porte de cette Eglise, pour y attendre que le mien vînt à la file des autres. Là je fus témoin du contraste le plus singulier que j'aie jamais vû. Ce fut celui que m'offrirent quantité de Dames de la première qualité. Elles relevèrent par les plus grands éloges la beauté de la pièce qu'elles venoient d'entendre, ajoutant qu'elles en avoient été extraordinairement touchées, & qu'un discours si solide & si patétique ne pouvoit manquer de produire de très-bons fruits. Il y parut quelques momens après. En effet leurs Carosses ayant commencé à dé-

défiler, & les Laquais leur ayant demandé, selon l'usage, où il falloit les conduire, toutes, d'une voix unanime, & comme si elles s'étoient donné le mot, répondirent aussitôt; à l'Opéra. Ministres de l'Évangile, Prédicateurs à la mode, voilà les fruits solides que produisent vos élégantes pièces, & les fortes & durables impressions qu'elles font sur le cœur humain! Après un pareil exemple, il ne faut pas demander où mon penchant m'entraîna.

Ces deux Aventures n'étoient pas les seules qui m'avoient appris à connoître un peu les femmes. Elles avoient été précédées, quelque tems auparavant, par deux autres qui m'avoient déjà fait voir de quels excès ce Sexe est capable, lorsqu'il lâche une fois la bride à ses passions. Hé, combien y en a-t-il peu, sur-tout parmi celles d'un certain rang, qui ne pensent pas seulement à leur résister! Celle dont je vais parler avoit, à la Cour, le rang de Duchesse. Si le libertinage & la débauche conduisoient les femmes au Trône, celle-ci auroit mérité de l'occuper. Elle en étoit effectivement aussi digne que ces fameuses Impératrices, dont l'Antiquité nous a conservé les scandaleuses histoires. La Duchesse de B. . . . ne leur cédoit en rien de ce côté-là, non plus que pour la beauté. La voir & l'aimer étoit l'ouvrage d'un moment & d'un seul de ses regards. Mais, pour lui plaire, il falloit avoir des qualités qui ne se rencontrent pas toujours dans les Hommes les plus aimables & les plus galants. Par cette raison elle en changeoit souvent, espérant dans la multitude ce qui ne se trouve presque jamais dans une seule personne. A force de changer, elle eut pourtant enfin le bonheur de rencontrer le Phœnix qu'elle cherchoit. Un Prince étranger, fait pour l'Amour dont il est lui-même le Fils, & qui joignoit aux charmes d'un *Adonis* les forces d'un *Hercule*, devint l'objet de sa conquête. Elle ne lui coûta ni beaucoup de tems, ni beaucoup de peines. Mais

si le Prince avoit les qualités requises pour lui plaire, elles étoient compensées par un défaut dont elle ne devoit pas s'accommoder. C'étoit l'inconstance, défaut assez ordinaire dans le país de la galanterie, & qu'elle devoit d'autant plus lui pardonner, qu'elle lui en avoit elle-même donné des milliers d'exemples; mais l'Amour ne raisonne pas toujours. Celui de la Duchesse pour son nouvel Amant étoit à son comble. Elle se rassasioit avec lui des délices qu'elle n'avoit goûtées qu'imparfaitement avec cette multitude d'Adorateurs qui l'avoient précédé. Il ne manquoit à sa félicité que d'être durable. La Duchesse se flattoit qu'elle le feroit; mais peut-on compter sur un pareil bonheur, pour peu que l'on connoisse le cœur humain! Il n'est pas fait pour se borner à un seul objet, qu'une longue & tranquille possession lui rend, ordinairement, insipide. Elle ne fut pas long-tems à l'éprouver, & voici de quelle manière la chose arriva.

LE Théâtre François avoit alors une Actrice telle qu'on n'y en avoit jamais vû. Cette fille, que j'ai souvent entendue, réunissoit, effectivement, en elle des talens qu'on ne vit presque jamais dans la même personne. Un Port majestueux, une Physionomie des plus aimables, un Geste, un Coup d'œil, un Son & une flexibilité admirables dans la voix, enfin mille graces, que l'on sentoit mieux que je ne puis les exprimer, tout dans cette charmante fille alloit droit au cœur, où elle avoit l'art de remuer, à son gré, toutes les passions dont il est susceptible. La tendresse, la compassion, l'amour, la jalousie, la haine, la fureur, l'indignation, la joye, le mépris, l'indifférence, en un mot tous les mouvements qui peuvent agiter le cœur humain, n'étoient qu'un jeu pour elle. Formée par les mains de la Nature même pour plaire, sans art, sans affectation, sans étude, du moins apparente, elle ravissoit tous ceux qui yenoient l'entendre.

C E S

CES talens, aussi rares qu'admirables, lui avoient fait une réputation, qui étoit trop généralement répandue, à la Cour & à la Ville, pour que le Prince n'eût pas la curiosité de l'aller entendre; curiosité funeste aux amours de la Duchesse, & qui le fut encore bien plus, par la suite, à cette inimitable fille. L'entendre & l'aimer fut une même chose pour lui. Les différens personnages des plus fameuses Héroïnes de l'Antiquité, qu'il lui vit successivement représenter avec une Majesté & des graces qu'elles n'eurent peut-être jamais lorsqu'elles étoient au monde, furent autant de traits dont l'Amour se servit pour embrâser le cœur du Prince. Il se persuada, avec raison, qu'une personne, capable d'exprimer si bien la tendresse & tous les autres mouvemens d'un cœur que l'Amour domine, devoit non seulement avoir elle-même ressenti cette passion, mais en connoître encore la délicatesse, toute la vivacité, & tous les charmes. Il ne se trompoit point. Jamais cœur ne fut plus tendre; & ce qu'on regardera peut-être comme un Miracle dans une fille de cet état, il n'y en eut jamais de plus constant, de plus sincère, de plus fidelle, ni de plus généreux. L'Amour qui l'animoit, & qu'elle ne manquoit guères d'inspirer à tous ceux qui l'entendoient, n'étoit point cette passion qui ne se plaît que dans les plaisirs des Sens, dans la débauche, & souvent même dans le crime. C'étoit un Amour épuré, & approuvé par la Raison, une passion dégagée de tout ce qu'elle a de grossier dans la plûpart de ceux qui s'en laissent surprendre; en un mot, c'étoit un sentiment vif & délicat d'un cœur, qui n'a d'autre but que de plaire, que de se faire aimer à l'objet qui l'a sçu charmer. Tel étoit celui de l'aimable Couvreur; & tel fut celui qu'elle inspira au Prince qui, dès ce moment, n'eut plus d'yeux & de cœur que pour elle.

LA Duchesse ne fut pas long-tems à s'en appercevoir.

Est-il effectivement dans le monde des yeux plus perçants que ceux d'une Amante, & sur-tout d'une Amante éclairée par la jalousie: car ce fut le premier effet que produisit sur elle la nouvelle conquête du Prince. Quelque effort qu'il se fit pour cacher sa passion, elle la démêla au travers de tous les prétextes qu'il lui put alléguer pour excuser son inconstance. Dès qu'elle en fut assurée il n'y eut point de reproches dont elle ne l'accablât; foible ressource, mauvais expédient pour ramener un cœur qui nous échape! Est-ce en effet le moyen de se faire aimer, que d'offenser, de piquer, & d'irriter la personne que l'on dit qu'on adore? L'Amour est comme les Abeilles. La douceur l'attire; l'aigreur le fait envoler & disparaître pour toujours. Mais les passions raisonnèrent-elles jamais? Celle que la Duchesse avoit pour le Prince se changea en rage contre sa nouvelle Amante, dont elle jura la perte. Elle ne la différa que pour essayer si elle pourroit ramener encore l'infidelle à ses pieds; mais il étoit si épris de sa chère Actrice, qu'il étoit fâché de n'avoir qu'un cœur à lui donner, tant il la trouvoit aimable.

L'EFFET le plus ordinaire de l'Amour est de nous aveugler, dit-on, en faveur des personnes pour lesquelles il nous enflâme. Tout est parfait dans un Objet aimé. Telle paroïssoit aux yeux du Prince l'aimable Couvreur. Plus il la voyoit, plus il découvroit en elle de charmes & de perfections, & plus il en étoit passionné; mais on peut dire, à la louange de l'un & de l'autre, que l'Amour ne les abusoit point sur cet Article. On pourra juger de la vérité de ce que je dis ici par un évènement qui mérite de passer à la postérité, & que je ne veux jamais oublier, ce qui me le fait insérer dans ces Memoires. C'est un trait de générosité, digne, non d'une Comédienne, mais d'une Princesse; Voici ce qui l'occasionna.

O N

ON étoit alors occupé, à Drefde & à Pétersbourg, à donner à une Principauté, un Souverain dont ces deux Cours prétendent que l'élection leur appartient. Le Prince, qui avoit des amis & un parti très-considérable dans la première, parla, comme par manière de conversation, de cette affaire à son Amante, à laquelle il dit, qu'il ne feroit pas pour cela la moindre démarche. Cette aimable fille lui en ayant demandé la raison, le Prince, dans le transport de son amour, lui répondit qu'une des principales étoit qu'il faudroit pour cela se séparer d'elle pendant quelques mois, & qu'il préféreroit le plaisir de la voir à toutes les Souverainetés du monde. A cette raison, qui marquoit l'excès de sa passion, un de ses Gentils-hommes, qui avoit sa confiance, en joignit une autre, que le Prince cachoit à son Amante. Une seconde raison, dit-il tout bas à Mademoiselle Couvreur, c'est que le grand ressort, qui donne le branle à ces sortes d'affaires dans les Cours du Nord, nous manque malheureusement.

ELLE avoit trop d'esprit pour ne pas comprendre sur le champ ce que le Gentil-homme venoit de lui dire. Ayant donc remercié le Prince des tendres sentimens qu'il venoit de lui témoigner, elle le pria de lui faire l'honneur de venir la voir, le lendemain. Il le promit, & s'y rendit en effet sans avoir d'autre pensée que celle de passer auprès d'elle quelques-unes de ces heures que l'Amour fait écouler comme des instans, tant il les fait trouver agréables. Quelle fut sa surprise, lorsque, après les premières Civilités, il lui entendit tenir ce discours.

JE vous aime, lui dit-elle, mon cher Prince. Je vous en ai donné trop de preuves pour que vous puissiez en douter. Quelque immense que soit la distance qu'il y a de votre rang au mien, j'ose néanmoins me flatter que je tiens quelque place dans votre cœur. Vous m'en avez trop de
fois

fois assurée, & je vous ai reconnu trop sincère dans toutes les autres choses pour vous soupçonner de m'avoir voulu tromper en ce seul point; mais je serois à jamais indigne de cet honneur, si j'abusois moi-même de votre amour jusqu'à devenir un obstacle à votre fortune. La C. . . . vous demande pour son Souverain; Plût au Ciel que ce fût la P. . . . même! Que dis-je mon cœur, qui vous adore, & sur lequel vous réglez absolument, voudroit voir toute la Terre sous votre empire. L'Amour dont vous m'honorez s'oppose, m'avez-vous dit hier, aux démarches qu'exigeroit de vous le succès de cette grande affaire. Autant que ce discours est flatteur pour moi, d'une part; autant me fait-il injure, quand je l'envisage de l'autre, puisqu'il me met de pair avec les *Deïdamies*, les *Omphales*, & que vous m'avez cru capable d'arrêter dans les bras de l'Amour & de la Molesse un Prince né pour la gloire & pour le Trône. Je connois trop mon foible mérite pour me laisser éblouir par vos flatteuses paroles. Mais s'il est vrai que j'aye sur vôtre cœur la plus petite partie de l'empire que vous avez sur le mien, souffrez que je vous ordonne de partir à l'instant, ou demain matin au plus tard; Allez, mon cher Prince, volez où la gloire & votre illustre Naissance vous appellent; mon cœur vous y suivra. Je ne demande au vôtre, que l'honneur de votre souvenir, car je ne me méconnois pas jusqu'au point de me flatter que je le posséderai toujours. Pour vous le rappeler ce souvenir, qui me fera toujours infiniment précieux, faites moi la grace d'accepter une cassette que je viens d'envoyer à votre Hôtel. Vous y trouverez des marques de ma tendresse auxquelles je suis presque assurée que vous ne vous attendez pas. Dans la nécessité indispensable où je vous vois de partir, si j'ai quelque sujet de chagrin, c'est de ce que le Ciel ne m'a pas mis en état & ne me laisse pas le tems de faire tout ce

ce que je voudrois pour un Prince que j'adore. Adieu, cher Prince, ajouta-t-elle en répandant quelques larmes; Adieu, peut-être pour toujours. Puissiez-vous être aussi heureux que votre Amante le désire, & qu'elle fera malheureuse elle-même pendant votre absence! A ces mots elle lui fit une profonde révérence, & étant passée dans un autre appartement, elle s'éclipsa de chez elle, après avoir chargé sa femme de chambre de faire au Prince ses excuses, de ce qu'elle l'avoit quitté si brusquement.

UN discours & un procédé si peu attendu firent une impression des plus vives sur le cœur de son illustre Amant. Étonné de ce qu'il venoit d'entendre, & plus curieux encore de savoir ce que contenoit cette Cassette, qu'elle disoit avoir envoyée chez lui, il résolut de s'expliquer avec elle sur ces deux points. Il l'attendit pour cet effet assez longtemps, mais inutilement. La femme de chambre s'étant acquittée de la commission que sa Maitresse lui avoit donnée en partant, le Prince s'en retourna chez lui, l'esprit tout occupé de ce qui venoit de lui arriver.

QUOIQUE le cœur de son Amante lui fût assez connu, son départ précipité, joint au discours qu'elle venoit de lui tenir, lui fit naître mille idées plus tristes les unes que les autres. Elle est femme, disoit-il en lui-même. Ce Sexe est naturellement volage; seroit-il si étonnant qu'elle le fût aussi? J'ai eû l'imprudence de lui faire confiance de mes affaires. Elle se fera peut-être persuadée, sur cela, que j'étois à la veille, & dans la disposition, de la sacrifier à l'Ambition à laquelle elle me croit fort sensible. La sienne en aura été offensée, & elle aura voulu prévenir, par le congé qu'elle vient de me donner, l'affront qu'elle s'est imaginée que je voulois lui faire. Qui fait même si elle n'a pas saisi ce prétexte spécieux pour me sacrifier moi-même à quelque heureux Rival, qui triomphe peut-être actuellement de

D

ma

ma disgrâce? Ah, Divine Adrienne, Adorable Couvreur, aux pieds de laquelle j'aurois mis toutes les Couronnes du Monde entier, & ma vie-même, se peut-il que vous abandonniez ainsi le plus tendre & le plus fidelle Amant, qui soit peut-être dans l'Univers! Aurois-je dû m'attendre à une infidélité de cette nature, après tant de serments, & de protestations d'un Amour éternel? Hélas! mon malheur n'est que trop confirmé par le renvoi de cette fatale Cassette dont vous m'avez parlé, & qui ne contient, sans doute, que quelques bagatelles, trop peu dignes de vous, que mon amour vous avoit forcée d'accepter, & que vous me renvoyez avec mépris!

LE cœur déchiré de ces cruelles pensées, le Prince, en arrivant chez lui, n'eut rien de plus pressé que de demander si on ne lui avoit rien apporté pendant son absence. On lui répondit qu'un Crocheteur étoit venu, de la part de Mademoiselle Couvreur, avec une Caisse extraordinairement pésante, qu'il avoit portée & mise, conformément à ses ordres, dans la chambre de son Altesse. La pésanteur de cette Caisse fut une nouvelle Enigme pour le Prince. Curieux de savoir ce qu'elle pouvoit contenir, il monte avec précipitation, & l'ouvre en tremblant. Mais quelle fut sa surprise lorsque, au-lieu de quelques bagatelles qu'il croyoit y trouver, & dont le renvoi lui perçoit le cœur, il vit que cette caisse étoit remplie d'Or & d'Argent. Ce fut pour lui une seconde Enigme encore plus difficile à deviner, que la première. Un Billet qu'il apperçut, & qu'il saisit avec empressement, la lui expliqua. Il étoit conçu en ces termes.

MON

MON TRÈS CHER PRINCE,

L'AMOUR vous ayant donné un droit absolu sur tout ce qui m'appartient, je croirois manquer à mon devoir, & à ce qu'il m'inspire pour vous, si je ne l'employois pas à élever ce que j'adore au rang qu'il mérite. Tel est celui qui vous est destiné en C. . . . Partez, ou pour dire encore plus, volez vers le Trône qui vous y attend. Puissent ces cinquante mille écus, que je vous envoie, conduire à une heureuse fin une affaire, qui ne souffre point de retardement! Ne perdez point, à me venir remercier, des momens qui vous sont infiniment plus précieux ailleurs. Quoique vos visites me fassent un plaisir qui est au-dessus de toute expression, je regarderois comme une injure celle que vous me rendriez pour un semblable sujet. L'Amour me récompense assez de ce que je fais ici pour vous, par le plaisir que je goûte en le faisant. Allez régner sur un peuple qui vous attend, comme vous réglez, & réglez à jamais dans le cœur de votre tendre & fidelle

ADRIENNE COUVREUR.

IL seroit beaucoup plus aisé de représenter ici les choses les plus difficiles, que d'exprimer, dans toute leur vivacité, les sentimens d'admiration, & d'étonnement, & de tendresse, que la générosité de cette incomparable fille & la lecture de son Billet firent naître dans le cœur du Prince. Il n'y a que ceux qui aiment, & qui sont aussi tendrement aimés, qui puissent bien le sentir. Se dépouiller follement, & uniquement pour satisfaire sa brutale passion, de tout ce qu'on possède, est une action qui n'est que trop ordinaire chez certaines personnes, qui ne méritèrent jamais le nom

D 2

d'A-

d'Amants; mais dans une fille aimable & aimée, dans une personne de basse extraction, dans une Comédienne, & pour une si belle cause, c'est une Héroïsme en Amour, dont on n'avoit point encore eû, & dont on n'aura peut-être jamais plus d'exemples. Aussi le Prince en fut il si frappé, & en même tems si enchanté, qu'il avoua que, si sa naissance le rendoit digne du rang auquel on l'appelloit, la générosité de sa chère Amante la rendoit encore plus digne de le partager avec lui. Peut-être l'auroit-il fait. Mais l'Amour, comme la Fortune, a ses caprices & ses disgraces qu'ils éprouvèrent bientôt l'un & l'autre.

MALGRE' la respectueuse défense que cette Héroïne venoit de faire à son illustre Amant, celui-ci ne put tenir contre tant de générosité. Il n'eut pas plutôt mis ordre à quelques affaires, qu'il courut chez elle; mais elle n'étoit point encore revenue; & ce qui le désespéra le plus, ce fut qu'aucun de ses Domestiques ne put lui donner de ses Nouvelles. Plus enflammé que jamais, il l'attendit pendant une partie de la nuit; mais ce fut inutilement. Etant retourné chez elle, le lendemain matin, il ne fut pas plus heureux. Désespéré de ne pouvoir lui exprimer de vive voix l'excès de son amour & de sa reconnoissance, il lui écrivit une Lettre que l'Amour-même lui dicta, chargea sa femme de chambre de la lui remettre à son retour, & sortit pour se disposer à partir, conformément à l'ordre qu'il en avoit reçu de sa chère Maitresse.

UN amant si soumis, & une amante si généreuse méritoient que l'Amour leur accordât, avant que de se séparer, la faveur de se voir, au moins encore une fois. Le hazard la leur procura cette faveur. En passant près de l'Hôtel de la Comédie, le Prince, ayant jetté les yeux sur l'Affiche, y vit qu'on représenteroit, ce jour-là, *la Mort de Pompée*, Tragédie admirable du grand *Corneille*, dans laquelle

le l'inimitable Actrice jouoit, ordinairement, le rôle de *Cornélie*. Il étoit environ l'heure où les Comédiens répètent ensemble sur le Théâtre la pièce qu'ils doivent jouer le soir. Le Prince conjectura qu'il y pourroit trouver celle qu'il étoit allé chercher déjà deux fois inutilement chez elle. Il entre, & est agréablement surpris de la trouver répétant les derniers vers de son rôle; desorte qu'un moment plus tard il l'auroit encore manquée. Elle ne le fut pas moins lorsqu'en quittant la scène, elle se vit arrêtée par son illustre Amant, qui lui demanda un moment d'audience. Elle y consentit, mais à condition qu'il ne lui diroit pas le moindre mot de ce qui s'étoit passé la veille. Il fallut qu'il le lui promît. Alors ils entrèrent ensemble dans sa loge, où ils se dirent tout ce que l'Amour peut inspirer de plus tendre & de plus touchant au moment d'une séparation, dont ils ignoroient, l'un & l'autre, quelle devoit être la durée.

L'IMPATIENCE que le Prince avoit d'être de retour d'un voyage qu'il ne faisoit qu'à regret, parce qu'il l'arrachoit à un autre lui-même, le détermina à obéir promptement aux ordres de son Amante qui, en lui faisant les plus tendres adieux, lui jura une constance & une fidélité inviolable, quand même elle seroit assez malheureuse pour ne le jamais revoir. Il lui fit, de son côté, le même serment, l'assurant que, soit que l'affaire pour laquelle elle le faisoit partir réussit, soit qu'elle ne réussit pas, non seulement il ne se sépareroit jamais d'elle, mais que son cœur n'auroit jamais d'autre Souveraine, & qu'elle y régneroit jusqu'à son dernier soupir; serment qu'il lui a religieusement tenu, & qu'il lui tient encore au milieu de toutes les faveurs & de toutes les Caresses, que la Cour lui prodigue aujourd'hui avec justice.

CEPENDANT la Duchesse de B. . . . avec laquelle le Prince avoit absolument rompu, pour se donner tout entier:

à sa nouvelle conquête, méditoit une vengeance que son départ fit heureusement avorter. L'Espérance qu'elle conçut que son absence lui feroit bientôt oublier sa Maitresse, calma un peu sa fureur jalouse; mais ce ne fut que pour un tems. En effet la brigue, la cabale, les trésors & l'Amour d'une puissante Princesse l'ayant emporté sur le parti du Prince, lui firent préférer un concurrent indigne qui, abandonné depuis par la Fortune, qui l'avoit si injustement élevé, traîne aujourd'hui sa misérable vie dans un des plus tristes & des plus cruels exils. Le Prince, peu sensible à cette disgrâce revint à Paris l'oublier aux pieds de sa chère Amante, à laquelle il n'eut rien de plus pressé que de restituer, avec usure, les sommes considérables qu'elle lui avoit si généreusement fournies pour le succès de l'entreprise qu'il venoit de manquer. Mais cette incomparable fille ne voulut jamais entendre parler de cette restitution, qui lui auroit ôté, disoit-elle, tout le mérite du sacrifice que l'Amour seul lui avoit fait faire. Il fallut que son Amant usât d'un stratagème pour s'aquitter envers elle sans qu'elle s'en aperçût. Ce fut d'employer, à son insçu, cet argent, à acheter, sous son nom, une belle terre, qu'il comptoit bien lui faire agréer avec le tems. Mais hélas, elle n'eut pas le plaisir d'en jouir. Le Destin, jaloux de leur félicité, vint la troubler par un coup des plus cruels & des plus sensibles pour le Prince, qui en pensa mourir de douleur. Voici de qu'elle manière la chose arriva.

LA Duchesse, qui s'étoit flattée que sa Rivale avoit perdu pour jamais l'Amant qu'elle lui avoit enlevé, pour achever d'oublier cette injure qui lui avoit été extrêmement sensible, s'étoit livrée à son penchant naturel. Elle l'avoit fait avec si peu de retenue & de ménagement, que le Duc son époux, s'étoit cru obligé de sacrifier à sa vengeance plusieurs des malheureux & ignobles auteurs de son infamie;

ce

ce qui avoit fait beaucoup d'éclat dans Paris. Peut-être en auroit-il fait autant de son Epouse, si la chose n'avoit pas dû avoir de plus fâcheuses suites. Mais les Grands, comme les autres Hommes, sont obligés de souffrir ce qu'ils ne fauroient empêcher. Des exemples aussi frappans ne furent point capables de contenir la Duchesse. Elle n'en continua pas moins à suivre son penchant, ce qui fit prendre à son Epoux le parti de s'en séparer. Cet usage, qui est un peu trop à la mode parmi nos gens de Cour, n'en est pas pour cela plus désagréable aux Dames, qui, par ces séparations, se trouvent maitresses de vivre à leur fantaisie. Celle-ci ne fut rien moins que désagréable à la Duchesse, qui par-là ne se crut plus obligée à aucun ménagement.

LES crimes viennent, ordinairement, à la suite les uns des autres, & forment un malheureux enchaînement qui nous entraîne, à la fin, dans le précipice. Tel est le funeste empire que les passions prennent sur le cœur humain, lorsqu'il a le malheur de s'y abandonner. Uniquement occupée à satisfaire les siennes, la Duchesse s'y livroit sans réserve, lorsque le retour du Prince & la continuation de son Amour pour sa chère Actrice, reveillèrent la jalousie de cette dangereuse Rivale. L'Espérance de le ramener encore à elle lui fit tenter tout ce que la Coquette la plus raffinée peut imaginer & mettre en usage; mais tout fut sans effet. Le Prince, qui avoit appris, à son retour, tout ce qui s'étoit passé pendant son absence, n'eut plus pour elle que les sentimens de mépris que sa conduite pouvoit inspirer. Comme il ne lui étoit pas possible de l'attirer chez elle (car il y avoit déjà longtems qu'il ne la voyoit plus) elle résolut, si-non pour s'en faire aimer, du moins pour lui faire dépit, de le chercher & de le suivre par-tout, où elle pourroit le rencontrer.

trer. Promenades, Spectacles, Assemblées, Bals, parties de Chasse & de plaisir, par-tout le Prince la rencontroit en son chemin. Comme son Amour lui faisoit trouver mille délices au Théâtre, dont sa charmante Maitresse faisoit un des principaux agrémens, jamais il ne manquoit de s'y trouver, surtout lorsqu'elle devoit y jouer quelque rôle. Pour les raisons que nous venons de rapporter, la Duchesse s'y trouvoit aussi fort souvent: Or un jour que cette inimitable Actrice représentoit le personnage de *Phédre*, il arriva que la Duchesse entra dans le Spectacle, au moment qu'elle disoit à sa confidente ces beaux vers du vertueux *Racine*;

*..... je connois toutes mes perfidies,
Oenone, & ne suis point de ces femmes hardies,
Qui goûtant dans le crime une tranquille Paix,
Ont sçu se faire un front qui ne rougit jamais.*

LA coûtume de nos Petits-Maitres, dans les Spectacles, est d'y logner toutes les Dames les unes après les autres, en quoi ils sont imités par la plûpart des spectateurs qui, à leur exemple, les passent toutes en revûe. S'il en survient quelqu'une, lorsque la pièce est commencée, tous les yeux se portent aussi-tôt sur elle, & tous ceux qui ne la connoissent pas, ne manquent pas de demander à leurs Voisins son nom, sa qualité, & plusieurs autres choses de cette nature. La Duchesse, en entrant, remarque que son arrivée avoit produit l'effet ordinaire dans l'Assemblée; mais sa jalousie, & peut-être quelques remords sur sa conduite, lui firent interpréter tout autrement une chose qu'elle avoit vû mille fois arriver à toute autre qu'elle. Elle s'imagina follement que les vers qu'elle venoit d'entendre, & qui avoient été accompagnés des regards de tous les Spec-

Spectateurs qui s'étoient fixés sur elle, étoient la suite & l'exécution d'un complot, formé par l'Actrice & par le Prince son Amant, de lui reprocher ses crimes à la face du Public, ce jour-là.

Le plus terrible coup de Poignard ne lui auroit pas été plus sensible, que le fut la déclamation de ces quatre Vers, dont elle se fit l'application. Son imagination, troublée par la jalousie, lui fit regarder ce pur effet du hazard comme le plus sanglant & le plus cruel affront, qu'une femme pût recevoir en sa vie. La rage qu'elle en eut lui auroit fait quitter sa place sur le champ pour aller poignarder sa Rivale & son Amant, si la chose lui avoit été possible. Mais si elle se vit obligée de différer sa vengeance, ce ne fut que pour la satisfaire plus sûrement. Elle éclata en effet, peu de tems après, par un poison des plus violens qu'elle trouva moyen de lui faire donner, & qui enleva, un soir, en ma présence, cette inimitable Actrice, dans les bras mêmes de *Melpomène*, au grand regret de tout Paris qui pleura sa mort.

Si ce Tragique évènement m'apprit à connoître les femmes, & ce dont elles sont capables, une petite aventure, qui vint à la suite de celle-ci, rabbatit un peu de la haute idée que je m'étois fait de nos Ecclésiastiques. La vie moralement régulière qu'ils mènent à Paris, leur extérieur modeste & composé, la dignité de leur état, la sainteté de leur caractère, le respect que leur porte le peuple, me les faisoient regarder comme des hommes sacrés, & qui n'étoient aucunement sujets aux foiblesses humaines. La Mort de Mademoiselle Couvreur me détrompa un peu sur leur compte; voici comment. Cette aimable fille avoit laissé, par son Testament, la somme de dix mille livres, au Curé de la Paroisse qui lui rendroit les honneurs de la sépulture. Il est bon de remarquer ici que nos François,

E

qui



qui sont idolâtres des spectacles & de tous ceux qui contribuent à leur donner ce plaisir, par une bizarrerie des plus singulières, regardent avec une espèce d'horreur, après leur mort, ces mêmes personnes qui, deux jours auparavant, faisoient leurs plus chères délices. Cette horreur, qui n'a d'autre fondement qu'une risible superstition, est d'autant plus impardonnable à une Nation naturellement très humaine, qu'elle n'ignore pas qu'à Rome, & à Paris même, les Comédiens Italiens, non seulement jouissent des honneurs funèbres, mais qu'ils y participent encore, comme les autres Chrétiens, à tous les Actes & toutes les cérémonies de la Religion. La mort ayant surpris Mademoiselle Couvreur au moment qu'elle y pensoit le moins, cette incomparable Fille n'avoit point eû le tems de faire la formalité qui met ces Messieurs à la raison. C'est le renoncement au Théâtre; renoncement qui, pour l'ordinaire, ne dure que jusqu'au parfait rétablissement du malade. Ce défaut de formalité rendoit la deffunte, aux yeux des Dévôts & des Prêtres, un objet d'horreur, & dont le corps n'étoit digne que de servir de pâture aux Vautours & aux Corbeaux. C'étoit dans ces mêmes termes qu'en parloit le Curé sur la Paroisse duquel elle étoit morte; Mais il n'eut pas plutôt appris qu'elle avoit laissé la somme de dix mille livres au Pasteur qui lui rendroit les honneurs ordinaires de la Sépulture, qu'il tint tout une autre langage. Il publia que non seulement elle avoit fait avant sa mort, la cérémonie requise, mais qu'elle avoit encore promis à Dieu que, si elle revenoit en santé, elle consacreroit le reste de ses jours à la pénitence pour réparer les scandales qu'elle avoit donnés; qu'elle étoit morte dans ces dispositions comme une vraie Sainte, à qui il ne doutoit point qu'on ne vît faire au premier jour des Miracles. La Cour & la Ville, qui sçavoient le contrai-

traire, rirent beaucoup de la Palinodie que l'Amour de l'Argent faisoit chanter au Papelard. Il croyoit déjà tenir la fomme; mais la cabale des Dévôts l'emporta sur son avarice, & au moment qui s'y attendoit le moins il reçut de la part de son Archevêque, une défense très expresse d'enterrer ni de rendre aucun honneur funèbre à celle qui faisoit, deux jours auparavant, les délices de tous ceux qui l'entendoient.

Si cette défense mortifia le Curé, qui comptoit déjà sur ses dix mille livres, elle affligea encore bien plus sensiblement le Prince à qui elle inspira de l'horreur pour la Communion Romaine que, pour cette raison, il n'a jamais voulu embrasser depuis, quelques tentatives que la Cour ait fait pour cela auprès de lui, & quelques raisons Politiques qu'il ait eû pour lui donner cette satisfaction. En vrai Philosophe, c'est-à-dire, en homme qui fait mettre à profit son malheur même, sa raison lui fit trouver dans l'affront qu'on faisoit à l'idole de son cœur des motifs de consolation, & même de plaisir. Ils ne sont pas dignes de posséder ce trésor, se dit-il à lui-même; Oui ma chère Adrienne, toi qui fis les délices de ma vie, tant que tu fus dans le monde, tu seras encore, après ta mort, ce que j'y aurai de plus cher! Les cruels se flattoient d'enlever à mon Amour les tristes, mais précieux restes de ces charmes que j'ai si long-tems adorés. Mais, grace à l'avarice & à la superstition, le Ciel a permis qu'ils me laissassent tranquille possesseur d'un trésor que, sans cela, je n'aurois pu leur disputer. O restes précieux de ce que j'aimai mille fois plus que moi-même, comme vous fûtes ma Divinité, je serai le Prêtre qui vous rendrai les honneurs que les vôtres vous refusent! Mon cœur, qui a si long-tems brûlé pour vous, continuera d'être l'Autel où je vous ferai, toute ma vie, le sacrifice de toutes mes



pensées, de tous mes desirs, & de toutes mes volontés. J'en jure par cette Ame Divine qui vous animoit il y a quelques jours, & qui jouit maintenant de la souveraine félicité, la seule qui soit au-dessus de celle que nous avons goûtée ensemble.

EN conséquence de ce serment, le Prince, ayant fait embaumer le corps de sa chère Maitresse, le fit porter secrètement chez lui. Cependant comme il appréhendoit, avec fondement, que la Cabale des Dévôts ne lui ravît encore ce trésor si précieux à son Amour, pour amuser leur crédulité, & accorder, en apparence, à la superstition ce qu'elle demandoit avec fureur, il fit acheter un Cadavre à l'Hôtel Dieu. L'ayant fait ensuite porter au logis de sa Maitresse, il l'abandonna au ressentiment des Dévôts, qui l'ayant enterré sur le bord de la rivière, publièrent dans tout Paris, d'un air Triomphant, l'affront injurieux qu'ils croyoient avoir fait à la Maitresse du Prince.

TELLES furent les premières leçons que je pris dans la grande Ecole du monde. On peut juger si elles firent sur moi une vive & forte impression. J'avouerais ici que j'en avois besoin pour m'empêcher, par la fuite, de me livrer trop inconsidérément à une passion qui, à la vérité, est naturelle à l'homme, mais qui à pour lui de terribles suites, lorsqu'elle n'est pas subordonnée à la Raison.

J'EN vis une nouvelle preuve dans la personne d'un des premiers Magistrats de cette Capitale, qu'elle entraîna dans le plus grand des malheurs. Né avec un tempérament trop porté à l'Amour, contre lequel il ne lutta jamais, ses yeux ne pouvoient tomber sur une aimable femme, qu'il n'en devînt aussi-tôt éperdument amoureux. La place qu'il occupoit, la faveur ou il étoit auprès du
Mi-

Ministère, qui lui donnoit une autorité presque Despotique dans Paris, dont on l'appelloit *le petit Roi*, des revenus considérables, augmentés encore par une permission qu'il avoit de prendre dans le Trésor Royal tout l'Argent dont il avoit besoin pour certaines expéditions auxquelles le Ministère l'employoit, tout cela, joint à une Phisionomie assez aimable, étoit cause qu'il ne rencontroit guères de cruelles dans une Ville, où l'on peut dire que la Galanterie tient sa Cour. Cette facilité à conquérir le faisoit continuellement passer d'objet en objet; & la plus constante & la plus longue de ses conquêtes ne dura jamais plus de six mois. Content de son Triomphe, dès qu'il possédoit, il devenoit aussi-tôt indifférent pour celle qui avoit fait l'objet de ses desirs, & travailloit alors à triompher d'une autre. Ainsi toujours soupirant après de nouvelles conquêtes, jamais son cœur n'étoit ni oisif, ni tranquille. Etrange situation, & dans laquelle l'homme est bien à plaindre! car est-ce être heureux que de courir sans cesse après des chimères, & de renoncer aux douceurs réelles que la possession nous procure? Un Amant de cette trempe ressemble à ces Avars qui courent continuellement après l'argent, qui n'ont d'autre plaisir que de l'entasser dans leurs coffres, & qui réservent celui d'en jouir aux personnes à qui leur trésors doivent passer après leur mort. Tel étoit le galant Magistrat à qui son inconstance avoit fait autant d'ennemies qu'il avoit séduit de femmes. Le nombre n'en étoit pas petit. Toutes le regardoient d'un très mauvais œil, & il n'y en avoit aucune qui, en son particulier, ne désirât ardemment de se venger de ses infidélités. L'Amour, par qui elles s'étoient laissé surprendre, leur procura cette satisfaction; ce qui arriva de la manière que je vais le dire.

APRÈS avoir triomphé de la vertu d'un grand nombre

bre de femmes d'un certain rang, le galant voulut bien s'abaisser jusqu'à la femme d'un Bourgeois, dont il crut d'abord que la conquête lui coûteroit encore moins que les autres. C'étoit une Brune des plus piquantes, & d'une beauté accomplie. Elle n'avoit que dix-huit ans, & étoit mariée, depuis environ un an, à un jeune Procureur, dont le Père, honnête homme par Miracle (car la chose n'est rien moins qu'ordinaire dans cet état) après cinquante ans de travail, n'avoit pû lui laisser que sa charge, & une Etude qui n'étoit pas des mieux achalandées. Cette dernière circonstance parut au Magistrat très-favorable à son Amour. Il compta bien en profiter, & se faire bien venir auprès de la Procureuse en donnant beaucoup de pratiques à son Mari. Ce fut en effet par où il débuta, avant que de faire connoître à celle-ci la tendre impression qu'elle avoit fait sur son cœur. Autant que l'Etude avoit été peu fréquentée du vivant du Père, autant le Fils se vit-il accablé de Plaideurs, que le Magistrat lui envoyoit pour prendre soin de leurs affaires; de sorte qu'en très-peu de tems, elle devint une des meilleures de Paris. Après avoir ainsi disposé les premières batteries, il songea de quelle manière il pourroit s'insinuer auprès de la femme. La chose n'étoit pas aussi aisée qu'elle lui avoit paru du premier abord. Il falloit prendre des précautions & des mesures pour dérober aux yeux d'un Public clairvoyant une fréquentation & un commerce dont, sans cela, on découvreroit bientôt le véritable motif. D'ailleurs les Procureurs de Paris & de presque tout le Royaume, ont tellement avili leur profession, tant par leur amour pour la Chicane, que par leurs rapines & leurs friponneries, qu'il n'est guères d'honnête homme, encore moins de Magistrat, qui puisse les fréquenter, sans donner atteinte à son honneur & à sa réputation. Il s'agissoit de surmonter ces Obstacles. Il le faut avouer; si

si l'Amour est la plus dangereuse de toutes les passions, il n'y en a point aussi qui fasse plus briller l'esprit que celle-là, ni qui sache mieux l'employer pour parvenir à son but. Voici ce que le Magistrat imagina pour arriver au sien.

LE Sieur Dumazi (c'est le nom du jeune Procureur) très reconnoissant des bontés que le galant Magistrat avoit pour lui, & dont il ne pénétoit pas le véritable motif, venoit de tems en tems faire sa cour à son bienfaiteur. Celui-ci ayant appris, dans une de ces visites, que la jeune Procureuse étoit prête d'accoucher, pour lui donner une nouvelle marque de son amitié s'offrit d'être Parrain de l'enfant qu'elle mettroit au monde. Dumazi l'ayant remercié de cet honneur, auquel il fut fort sensible, ajouta que, pour lui faire la grâce toute entière, il le prioit de vouloir bien se choisir lui-même une Commère. Hé bien, poursuivit le Magistrat, je tiendrai votre enfant avec la Marquise ma Sœur. Cette Dame qui, dans sa jeunesse, avoit fait un peu parler d'elle à la Cour pour ses galanteries, demouroit alors chez son Frère, qui avoit imaginé cet expédient pour avoir son entrée libre chez le Compère, & procurer la même entrée à sa jeune Commère dans sa maison, sans que la médifance pût raisonnablement y trouver à redire.

IL ne fut pas long-tems sans approuver les premiers succès de son Stratagème. La jeune Procureuse, ayant mis au monde un gros garçon, le galant Magistrat profita de cette circonstance pour faire à la Mère de magnifiques présents, le tout à titre de Compère. Il lui en fit aussi faire d'autres, non moins considérables, par la Marquise, à qui il ne dissimula point la passion qu'il avoit pour cette aimable Brune. Chez la plupart des femmes de condition, la galanterie, même la plus criminelle, passe pour

pour une gentillesse qui exerce l'esprit, & fait un des plus doux amusements de leur vie. Telle est la corruption qui règne dans nos mœurs. Ce que nos Pères regardoient comme des crimes, passe aujourd'hui chez nous pour des bagatelles, pour de simples Vetilles. De quel œil donc nos Enfans les regarderont-ils? Il n'est pas difficile de le pressentir mais je reviens aux amours du Magistrat.

LE Galant, s'étant introduit dans la maison de Dumazi par la porte, qui mène droit au cœur des femmes, je veux dire par celle des présents, s'aperçut bientôt que les siens avoient été reçus avec beaucoup de reconnaissance. Il en tira un bon Augure pour son Amour; mais en homme prudent, il crut ne devoir pas brusquer l'aventure. Il avoit reconnu que les femmes Bourgeoises ne se gouvernent pas comme celles du plus haut rang. Ces dernières, beaucoup plus vives dans leurs passions, dont le contentement fait leur unique occupation, sont d'autant plus faciles à gagner, que l'Amour, dont elles sont possédées, leur fait faire, ordinairement, la moitié du chemin, & quelquefois davantage. La Bourgeoise, plus retenue, plus en garde contre son cœur, & plus dissipée par les soins de son ménage, doit-être tout autrement gouvernée. Il n'y a que le tems, & une espèce d'Hypocrisie Galante, qui puissent introduire dans son cœur un Amour criminel, dont la proposition mal ménagée & faite à contre tems, ne manqueroit pas de l'effaroucher. Ce fut aussi de cette manière que le Magistrat s'y prit pour réussir auprès de sa charmante Procureuse. Outre les Magnifiques présents qu'il lui avoit faits, & fait faire par la Marquise, il eut encore l'attention d'envoyer, tous les jours, sous le nom de sa Sœur, s'informer de la santé de l'accouchée, & même cette Dame lui rendit plusieurs visites pendant le tems de ses couches.

UNE

Une attention si marquée, & en même tems si honorable pour la Procureuse, lui fit faire une démarche, dont l'amour du Magistrat tira bientôt de grands avantages. Charmée des bontés de la Marquise, elle ne fut pas plutôt relevée, qu'elle lui fit demander par son Mari la permission de lui en aller faire chez elle ses très-humbles remerciements. Cette Dame non seulement le lui permit, mais lui fit encore toutes les amitiés imaginables. Elle la pria de la venir voir souvent, l'assurant qu'elle vouloit être son amie, qu'elle devoit la regarder comme telle, & qu'elle seroit charmée de lier avec elle un commerce & une espèce de société, dont elle n'auroit pas lieu d'être mécontente. La belle Dumazi fut si satisfaite de la réception & des Caresses de la Marquise, qu'elle accepta, avec autant de plaisir que de reconnoissance, l'offre qu'elle lui faisoit de son amitié dont elle ne prévit pas alors les fâcheuses suites. Jeunes Bourgeoises, à qui la Nature a donné des appas, fuyez les maisons & la fréquentation des Grands, persuadées que, si la fierté, qui leur est naturelle, se prête jusqu'à vous recevoir chez eux, c'est rarement à bonne intention. Il s'en falloit bien que la jeune Procureuse eût cette pensée du Magistrat, dont elle fréquentoit la Sœur. Elevée dans l'innocence, elle ne regardoit les amitiés & les présents, que l'un & l'autre lui faisoient, que comme une suite de l'affection que le premier avoit prise pour son Mari, & qui retomboit, pour ainsi dire, par contre-coup sur elle. O jeunesse inconsidérée & sans expérience, que vous connoissez peu le cœur humain ! Apprenez qu'il ne fait presque jamais de bien, qu'il ne le rapporte à lui-même, & que l'amitié qu'il témoigne au Mari d'une jolie Femme n'a rien moins que lui pour objet. La belle Dumazi l'éprouva bientôt. Le Magistrat, qui la voyoit souvent chez la Marquise, s'étant apperçu qu'elle étoit sensible à ses poli-

litesles, & à ses manières galantes, se hazarda enfin à lui faire une déclaration d'amour, dans un moment où il se trouva seul avec elle. Elle en parut plus surprise que fâchée. Pressée, à son tour, de lui faire connoître de quel œil elle voyoit sa passion, elle s'en défendit, mais d'une manière qui lui fit assez comprendre que cet Amour flattoit sa vanité, & ne lui étoit point désagréable.

IL fut aisé au Galant d'en juger ainsi par la conduite qu'elle tint après qu'elle eut reçu sa déclaration. En effet, au-lieu de renoncer sur le champ aux visites qu'elle avoit rendues jusqu'alors à la Marquise, & qui devoient à l'avenir bien plus dangereuses pour elle, cette Dame, qui favorisoit l'amour de son Frère, s'étoit insinuée si avant dans le cœur de la jeune Procureuse, que celle-ci ne trouvoit de plaisir qu'en sa compagnie. De son côté, le Magistrat, qui ne négligeoit aucun moyen pour venir à bout de sa conquête, par les divers amusements qu'il lui procuroit dans sa maison, la lui avoit rendu si agréable, que la belle Dumazi s'y plaisoit infiniment plus que chez elle. Aussi, loin de supprimer ses visites, le plaisir qu'elle y trouvoit les lui fit encore multiplier, au grand contentement du Galant qui parvint enfin à s'en faire aimer. Quand le gouverneur d'une place est d'intelligence avec l'ennemi, elle est bientôt rendue. Dès qu'un Amant est parvenu à gagner le cœur d'une Femme, il est bientôt maître du reste. Dumazi, qui se trouvoit fort honoré de l'affection du Magistrat & de l'amitié que la Marquise témoignoit à sa Femme, payoit, sans le savoir, toutes ces faveurs d'une manière qui est assez à la mode dans Paris. L'ignorance où il étoit de tout ce qui se passoit, excusoit la parfaite tranquillité où il étoit sur cet Article. Uniquement occupé de ses affaires, dont la multitude lui rapportoit un profit considérable, il ne pensoit à rien moins qu'à sa disgrâce, lorsqu'un

qu'un étourdi de Clerc, qui étoit aussi devenu amoureux de sa Femme, vint malheureusement à découvrir tout le mystère.

C'ÉTOIT un jeune homme d'assez bonne famille, que ses Parents destinoient pour la Robe, & qui, selon l'usage, l'avoient mis chez Dumazi, pour y apprendre tous les détours, toutes les ruses, toutes les friponneries que la Chicanne peut inventer, & qui ne se pratiquent que trop dans le Barreau. Comme l'Étude des Procureurs est son vrai centre, c'est aussi chez eux qu'on vient apprendre cette science, indigne, à la vérité, d'un honnête homme, mais dont la connoissance est cependant absolument nécessaire à un Magistrat, sur-tout pour la bannir de tous les procès, & punir sévèrement tous ceux qui y ont recours pour contester, ou enlever, aux autres des biens sur lesquels ils n'ont aucun droit. Duplessis (c'est le nom du jeune Clerc) avoit été placé par ses Parents chez Dumazi dans cette louable intention; mais l'Amour en ordonna tout autrement.

IL étoit âgé, d'environ dix-neuf ans, d'une figure assez aimable, d'une taille avantageuse, & qui étoit plus versé dans la lecture des Romans, que dans celle de *Cujas* & de *Bartole*. A peine fut-il entré chez le Procureur que les attraites de sa jeune Femme le blessèrent au vif. La présomption & la vanité furent toujours le partage de la jeunesse. Plein de lui-même, & plus amoureux cent fois, qu'une Coquette, de sa bonne mine, il s'étoit persuadé qu'elle devoit faire sur le cœur de sa Maîtresse une impression aussi forte que celle qu'elle avoit fait sur le sien. Cent histoires galantes qu'il avoit entendu raconter à ses Camarades sur le compte de Mesdames les Procureuses, qui ne vivent pas toujours en *Lucrèces* avec leurs Clercs, augmentoient sa présomptueuse confiance. Peut-

être auroit-elle été un peu mieux fondée si, malheureusement pour lui, celle-ci n'eût pas déjà disposé de son cœur en faveur du Magistrat, dont je viens de parler. Comme il ignoroit cette galanterie, il débuta auprès d'elle avec cet air d'assurance que donne la bonne opinion que tous les jeunes gens ont ordinairement de leur petit mérite. Mais il fut fort étonné de voir, que tout ce qu'il put faire, ou lui dire, ne faisoit que glisser sur son cœur. Cent fois il essaya de l'attendrir en sa faveur, & ce fut toujours sans succès. Une pareille froideur ne lui paroissant pas naturel dans une femme de son âge, il soupçonna, avec raison, que cette insensibilité pour lui, ne pouvoit être occasionnée que par quelque heureux Rival qui l'avoit devancé. Alors faisant un peu plus d'attention qu'il n'en avoit fait, jusquelà aux démarches de sa Maitresse, il conjectura que les fréquentes visites qu'elle rendoit à la Marquise, ce qui n'est pas ordinaire entre deux femmes d'un état si disproportionné, pouvoient bien cacher quelque intrigue amoureuse, qui étoit cause qu'on ne daignoit seulement pas l'écouter. Résolu de s'assurer de la vérité, voici de quelle manière il s'y prit pour réussir.

LA Marquise avoit une femme de chambre assez jolie pour mériter qu'un jeune homme s'amusât à lui en conter; elle étoit d'ailleurs d'une complexion très amoureuse. Quand la Nature ne lui auroit pas donné ce défaut, l'exemple de sa Maitresse, & ce qui se passoit dans la maison (car on ne se cacheoit pas beaucoup d'elle) auroient suffi pour le lui faire contracter. Tels sont les malheureux effets que produit ordinairement le mauvais exemple, contre lequel la vertu même a bien de la peine à tenir. Le moyen d'y résister, quand un penchant naturel nous entraîne vers le mal! Comme la Marquise avoit un procès, dont elle avoit chargé Dumazi, celui-ci, pour lui en donner des Nou-
vel-

velles, se servoit, de tems en tems, de Duplessis qui, par ce moyen, avoit accès dans la maison de cette Dame. Sa figure & sa taille avantageuse avoient même fait quelque impression sur le cœur de la Marquise qui le recevoit avec des marques de distinction, assez significatives s'il y avoit fait attention. Mais uniquement occupé des charmes de sa jeune Procureuse, il étoit si indifférent pour toutes les autres femmes, qu'il ne s'apperçut point de ce que celle-ci ressentoit pour lui. Il ne songea à profiter de l'entrée qu'il avoit chez elle, que pour tâcher de découvrir ce qui s'y passoit, par le moyen de sa femme de chambre. Comme ces fortes de personnes ne sont pas fort difficiles à gagner, lorsqu'elles ont une fois la folie de l'Amour dans la tête, le secret est aussi la chose du monde qui leur coûte le moins à révéler. Duplessis n'eut pas plutôt commencé à jouer auprès d'elle le rôle de soupirant, qu'il apprit toute l'intrigue de sa Maitresse & le commerce galant que le Magistrat avoit avec elle. Il lui étoit aisé, s'il l'eût voulu, de s'en consoler avec la Marquise qui, le voyant fréquenter sa maison plus souvent qu'à l'ordinaire, s'imagina follement qu'elle étoit l'objet de ces fréquentes visites. Dans cette persuasion, elle s'oublia jusqu'au point de lui faire des avances, dont bien des jeunes gens auroient profité. Mais telle est la bizarrerie du cœur humain; il dédaigne souvent les choses qui s'offrent à lui, & s'obstine à courir après celles qui le fuyent. Duplessis, loin de répondre aux avances de la Marquise, n'eut pour elle que des sentimens de haine & d'indignation. Ils étoient d'autant plus vifs, qu'il soupçonna, comme il étoit vrai, que cette Dame avoit beaucoup de part à l'intrigue de son Frère dont elle servoit la passion, aux dépens de son amour. Egalement irrité contre ces deux Femmes, & contre le galant Magistrat, il résolut de se ven-

ger de ces trois personnages ; & comme le dernier étoit , à son avis , le plus coupable , ce fut aussi par lui qu'il voulut commencer sa vengeance. Le Galant lui en offrit lui-même l'occasion , peu de tems après , de la manière suivante.

IL y a dans le monde une certaine espèce de personnes , pour qui les plaisirs même les plus sensibles , cessent d'être piquants aussi-tôt qu'ils leur deviennent ordinaires , & qu'ils ne leur coûtent presque aucune peine. C'étoit précisément la situation où se trouvoit le cœur du Magistrat à l'égard de la belle Dumazi. La facile & tranquille possession de l'objet de ses desirs , avoit , pour ainsi dire , emoussé la pointe du plaisir qu'elle lui avoit fait d'abord , & il n'y trouvoit plus les mêmes charmes. Pour leur donner donc une nouvelle force , il résolut de porter l'opprobre dont il couvroit Dumazi , jusque dans sa propre maison. Un voyage , que ce dernier fut obligé de faire , parut au Galant une occasion très propre pour exécuter son dessein. Il le proposa à sa Belle , sur qui l'Amour lui avoit donné trop d'empire pour qu'elle pût rien lui refuser. C'est ainsi que les passions nous conduisent insensiblement à la plus grande licence , & nous entraînent enfin dans le précipice. Ces deux Amants firent donc la partie de s'aller réjouir avec la Marquise dans une petite maison de campagne que Dumazi avoit dans un endroit écarté du fauxbourg Saint Honoré , où il alloit passer le tems des Vacances avec sa Femme , ses Parents , & quelques - uns de ses Amis.

QUOIQ'ON se fût promis de part & d'autre , de tenir cette partie de plaisir fort secrète , Dupleffis en fut néanmoins presque aussi-tôt averti par la femme de chambre de la Marquise , qui lui rendoit compte de toutes les infidélités de la Dumazi. Dans le desir où il étoit de se venger , il n'eut garde de manquer une si belle occasion. Le succès
lui

lui en parût d'autant plus infaillible, qu'il avoit déjà pris soin d'inspirer au Procureur de violents soupçons sur la conduite de sa Femme, dont il lui avoit découvert l'intrigue galante avec le Magistrat son Compère. Il les avoit même portés si loin, que Dumazi n'attendoit, pour se venger de l'une & de l'autre, qu'une occasion d'être assuré & convaincu par lui-même de la vérité de ce que son Clerc lui avoit dit, & qui ne lui paroissoit que trop bien fondé.

LA partie ne fut donc pas plutôt faite, & le jour pris pour l'exécuter, que Duplessis en donna avis à son Maître par un Exprès qu'il lui dépêcha sous un autre prétexte. Dumazi, averti de ce qui se tramoit pendant son absence, se rend aussi-tôt à Paris, s'abouche avec quelques Archers du Guet, auxquels il promet une somme d'argent dont il leur paye la moitié d'avance, à condition qu'ils rosseront d'importance, saisiront, & mettront entre les mains de la justice, un Voleur qu'il avoit, disoit-il, appris devoir venir chez lui pour lui enlever ce qu'il avoit de plus précieux. Le marché fait, & le rendez-vous donné pour le soir même, il envoya chercher Duplessis, & va l'attendre dans un Cabaret dont une des fenêtres donnoit sur sa maison de Campagne. A peine y étoit-il entré, qu'il vit arriver la Compagnie qui devoit mettre le comble à son déshonneur. Le grand nombre de lumières dont sa Maison fut bientôt éclairée, les allées & les venues du Traiteur qui avoit été chargé du soin de la bonne chère, ne lui permirent pas de douter de la vérité de ce que Duplessis lui avoit mandé. Aussi ne songea-t'il plus qu'à en tirer une éclatante vengeance. Pour ne point manquer son coup, il attendit que la compagnie fût à table & dans la joye. Alors ayant ouvert doucement la porte de son jardin, dont il avoit une Clef, il y fit entrer ses gens, auxquels il renouvela ses Ordres.

IL resta même avec eux jusqu'au moment qu'il crut qu'il étoit

étoit tems, de les exécuter. L'extinction des lumières le lui ayant annoncé, il laissa le soin du reste à Duplessis qui l'étoit venu joindre, & qui auroit été très fâché de ne pas jouer son rôle dans une pièce, dont le spectacle devoit être si doux à sa vengeance. Alors Dumazi, ayant promptement couru à la porte de devant, se mit à fraper en Maître, & comme un homme qui alloit la jeter à bas, si on ne la lui ouvroit sur le champ. Sa Femme, effrayée du bruit qu'il faisoit, & plus tremblante encore pour son Galant, n'eut rien de plus pressé que de le faire promptement évader par la porte du Jardin, dont elle lui donna la Clef, après quoi, s'étant un peu rassurée, elle fit enfin ouvrir à son Mari qui monta droit à sa chambre, comptant y trouver celui qu'il cherchoit. Mais s'il ne l'y rencontra pas, il ne fut pas long-tems sans avoir de ses Nouvelles. En effet le pauvre Magistrat, qui croyoit s'être échapé, étoit tombé, comme l'on dit, de *Charibde* en *Sylla*. Duplessis, qui l'attendoit dans le jardin, & les Archers du guet, l'ayant apperçu & reconnu à la blancheur de sa chemise (car il étoit presque nud) firent tomber sur lui une si rude gresle de coups de bâton, que, quelque intérêt qu'il eût de ne se point faire connoître, il ne put s'empêcher de crier de toutes ses forces & d'appeller à son secours.

A ses cris, la Marquise, croyant qu'on égorgoit son Frère faute du lit, & vole à la chambre de la Procureuse. Mais quelle fut sa surprise, quand elle y trouva Dumazi couché auprès de sa Femme, & qui feignoit de dormir très profondément! Interdite à ce spectacle, & d'un autre côté, tremblante pour les jours du Magistrat qui redoubloit ses cris à mesure qu'on redoubloit la bastonnade, sa tendresse l'emporta enfin sur son honneur: *Quoi! vous dormez si tranquillement, Dumazi, dit-elle en le réveillant, pendant qu'on assassine mon Frère chez vous! . . .*

Vo-

Votre frère, Madame, repliqua le Procureur, en se frottant les yeux! Hé! comment cela pourroit-il être? Vous riez sans doute, & voulez m'allarmer; mais je n'ai ni le tems, ni la force de l'un, ni de l'autre, car je suis si fatigué de mon voyage, que je ne puis que céder au sommeil qui m'accable. Croyez-moi, allez en faire autant de votre côté. Bon soir & bonne nuit.

ON a raison de dire que le crime porte souvent avec lui sa punition. La Marquise & la Dumazi étoient plus mortes que vives en voyant, d'une part, l'indifférence du Procureur pour ce qu'on venoit de lui dire, & de l'autre, l'impossibilité où elles étoient de donner à cette douloureuse Catastrophe un tour qui fût tant soit peu vraisemblable. Cependant les cris & la bastonade continuoient toujours. Chaque coup dont on régaloit le galant Magistrat étoit pour sa Sœur, & pour la Dumazi, autant de coups de Poignard qui leur perçoient le cœur. Tranquille dans son lit, le Procureur se délectoit à jouir de leur cruel embarras, dont il ne favoit que trop le véritable sujet. Il auroit souhaité que cette scène eût pû durer jusqu'au jour, pour en donner au peuple de Paris, qui est naturellement goguenard, une seconde, qui l'auroit fort diverti. Enfin la Marquise, craignant que son Frère ne mourût sous le baton, comme il le méritoit, se jette aux pieds de Dumazi, & le conjure de vouloir bien aller à son secours, & lui sauver la vie. Au secours de qui voulez-vous que j'aille, répondit-il en bâillant d'une force qui fit presque trembler toute la chambre? Dormez-vous, Madame, ou rêvez-vous, de dire qu'on affomme ici Monsieur votre Frère, lui qui en est à plus de deux mille pas, & qui dort, sans doute, actuellement dans son lit, beaucoup plus tranquillement que je ne fais ici? Que voudriez-vous qu'il fût dans mon jardin à pareille heure, sur-tout sachant,

G

ou

ou du moins croyant, que je suis absent de chez moi? Qu'y feroit-il venu chercher? Ma Femme m'a dit que vous lui aviez fait l'honneur de venir ici, pour vous réjouir un peu avec elle. A la bonne heure; il n'y a rien à rédire à cela; mais est-ce la coûtume, est-ce l'ordre, que des Hommes viennent, de même, la nuit, se divertir à la campagne avec nos Femmes pendant l'absence de leurs Maris? Monsieur votre Frère fait trop bien les usages du monde pour avoir fait une pareille équipée. Quelle idée prendrois-je d'un si grave Magistrat, si j'étois assez simple pour croire ce que vous me dites-là?

MAIS vous entendez vous-même ses cris, repliqua la Marquise. Il est vrai que j'entends quelque bruit; mais ce que vous prenez-là pour les cris de votre Frère, sont ceux des Veaux que l'on mène au marché. Je suis si accoutumé à entendre les cris de ces Animaux, toutes les fois que je couche ici, que cela ne m'inquiète point, & que je n'y fais pas la moindre attention; & vous ne devez pas..... Vous vous trompez, mon cher, interrompit sa Femme; ce ne sont point-là des cris de Veau, mais bien ceux d'une personne que l'on assomme. Ce sera donc, repartit Dumazi, quelqu'un de ces fripons qui vont, la nuit, voler dans les jardins, que les pauvres gens du voisinage prennent tant de peine à cultiver. En ce cas, ils feront très bien de l'étriller comme il le mérite. Je veux être le plus grand Veau de tout Paris si je vais le tirer de leurs mains. Si je me levois, ce ne feroit au-contraire que pour les aller aider; aussi bien ai-je appris, & je me suis même apperçu qu'il y a un de ces Coquins-là, qui a souvent fouragé dans le mien. Plaise au Ciel que ce soit mon Laron! Il n'a, en ce cas, que ce qu'il mérite, & cela lui fera perdre l'envie d'y revenir.

Vous riez de ma douleur, Dumazi, repliqua la Marquise.

quise irritée, & vous refusez à mon Frère le secours que je vous demande ici pour lui; mais vous serez puni, le premier, de votre barbare refus; car dès qu'il fera jour, j'irai me plaindre à la justice de ce que vous l'avez attiré ici pour le faire assassiner. Moi, l'attirer ici, Madame, s'écria le Procureur! Moi, le faire assassiner après tous les bienfaits que j'en ai recus! Une-telle pensée peut-elle entrer dans votre esprit? Je suis en campagne depuis plusieurs jours; je ne me trouve ici que par hazard; & je vous avouerai même qu'en y arrivant je ne m'attendois nullement de vous y rencontrer avec ma Femme; & j'aurois donné des ordres pour le faire assassiner chez moi! Que votre Frère soit ici, c'est ce que je ne puis croire pour les raisons que je viens de vous dire; toutefois, puisque vous persistez à me soutenir que c'est lui qu'on maltraite de la sorte, il m'est aisé de vous détromper en vous faisant voir le contraire. A ces mots Dumazi se lève, s'habille, sans trop se presser, prend une paire de Pistolets à demi-rouillés, mais encore trop bons pour l'usage qu'il en vouloit faire, & s'étant muni d'une Lanterne, il descend dans le Jardin où la Marquise, sa Chambrière, sa Femme & sa Servante le suivent en tremblant.

CEPENDANT Duplessis, content de la vengeance qu'il venoit de tirer, laissa aux Archers du guet le soin de faire le reste. Dès que ceux-ci apperçurent la lumière, & qu'on venoit à eux, pour gagner le reste de leur argent, ils se saisirent du Magistrat, refermèrent la porte du jardin & après l'avoir lié & garroté, ils le conduisirent au grand Châtelet, où ils le firent jeter dans un Cachot, comme un Voleur qu'ils venoient de prendre en flagrant délit.

PENDANT que ceci se passoit à la Ville, les galantes Commères, plus mortes que vives, avoient fait, en trem-

blant, le tour du Jardin avec Dumazi, qui n'y ayant rien trouvé, comme il l'avoit bien prévu: Hé bien, Madame, dit-il à la Marquise, je vous l'avois bien dit; mais vous ne vouliez pas m'en croire! Vous voyez maintenant vous-même ce qui en est. M'en croirez-vous une autre fois sur ma parole? Convenez avec moi que j'avois raison, & que votre imagination vous a joué ici un fort vilain tour, en vous faisant prendre la voix de quelque misérable pour celle de Monsieur votre Frère, qui est un honnête homme, & incapable, assurément, de venir à pareille heure voler les fruits de mon Jardin. Hé! à quel propos en agiroit-il avec moi de la sorte? N'en a-t-il pas lui-même autant & plus qu'il ne veut, qui sont à son service? Croyez moi, allons tous nous recoucher tranquillement, & employons le reste de la nuit, moi à me remettre de mes fatigues, & vous de votre frayeur. Quoique les deux Commères ne fussent que trop assurées que c'étoit la voix du Magistrat qu'elles avoient entendue, elles n'osèrent pas néanmoins contester d'avantage avec Dumazi qui, content de voir qu'on avoit si bien servi sa vengeance, revint se coucher aussi tranquillement que s'il ne fût rien arrivé. Les femmes en firent autant, chacune de leur côté, attendant le jour avec beaucoup d'impatience, pour se pouvoir mieux éclaircir du sort du galant Magistrat. A peine commença-t-il à paroître, que le Procureur retourna à ses affaires, ce qu'il fit avec tant de diligence, que personne ne s'aperçut de son absence, qui avoit été aussi courte, qu'elle fut efficace.

CEPENDANT la Marquise & la Dumazi, s'étant levées beaucoup plutôt qu'à leur ordinaire, c'est-à-dire vers les neuf à dix heures du matin, furent extrêmement étonnées de ne point trouver le Procureur, qui étoit disparu, comme je viens de le dire, dès la pointe du jour. Elles au-

auroient pris tout ce qui s'étoit passé pendant la nuit pour un véritable songe, si les habits du Magistrat, que la Dumazi avoit cachés à la hâte, lorsque son Mari étoit venu les surprendre, ne les avoient convaincues de la réalité de l'aventure. Pour en savoir au vrai le dénouement, elles s'en retournèrent ensemble à la Ville dans le Carosse de la Marquise, qui vint les reprendre à l'heure qu'elle l'avoit ordonné la vielle. Le premier soin de cette Dame, en arrivant à la Ville, fut de demander des Nouvelles de son Frère. On ne put lui en donner d'autres, si-non qu'il étoit parti le soir du jour précédent, & qu'on ne l'avoit point encore revu depuis ce tems-là. Ces paroles redoublèrent les inquiétudes, & la frayeur des deux galantes Commères, qui se persuadèrent qu'il avoit été assommé, ou assassiné. Pour s'en assurer, la Marquise envoya sur le champ sa femme de Chambre voir s'il n'y avoit point quelque Cadavre exposé à la Morne. Ayant appris que non, elle fit courir tous ses laquais, & tous ceux de son Frère, chez les Chirurgiens de Paris, pour savoir s'il ne s'étoit pas traîné, ou fait porter, chez quelqu'un d'eux, pour s'y faire penser de ses blessures. N'en ayant pu encore avoir aucune Nouvelle par ce moyen, elles ne doutèrent plus qu'il n'eût été assassiné, & jetté dans la rivière, ce qui leur causa, à l'une & à l'autre, un chagrin qui approchoit du désespoir.

ELLES en ressentoient les plus vives atteintes, & toute la famille du Magistrat étoit dans une consternation qu'on peut mieux se figurer que je ne puis la représenter ici, lorsque, quinze jours après, on reçut un Billet par lequel on aprit le triste & déshonorant état dans lequel il se trouvoit. Enfermé, depuis ce tems, dans un des plus noirs cachots de la prison où il avoit été jetté, il éprouvoit, dans toute sa rigueur, le traitement qu'on fait aux Scélérats &

aux Voleurs. Du pain & de l'eau, pour toute sa nourriture, point d'autre lit que la terre couverte de quelques poignée de mauvaise paille, point d'autre compagnie, ni d'autre consolation que celle d'un million de sales insectes, qui le dévoreroient tout vivant; Ajoûtez à cela les douleurs cuisantes que lui causoit un millier de meurtrissures dont son corps étoit couvert; quelle étrange situation pour un homme qui n'avoit, pour ainsi dire, vécu jusqu'alors que dans le sein de la volupté, & qui s'étoit plaint, plus d'une fois, que Paris ne lui offroit plus que des plaisirs insipides! Mais quelque douloureuse que fût pour lui cette catastrophe, la honte de comparoître devant un juge, l'obligation où il se trouvoit de lui raconter l'occasion, le sujet, & la manière dont sa disgrâce lui étoit arrivée, la crainte bien fondée qu'il avoit que son aventure ne courût déjà par la Ville, & ne passât à la Cour, & enfin dans tout le Royaume, lui paroissoient mille fois encore plus cruelles que toutes les douleurs qu'il souffroit depuis quinze jours. Le Ciel, qui vouloit le punir de son libertinage, lui fit encore éprouver ce châtement, le plus sensible que puisse essuyer un homme ambitieux. Le billet que la Marquise reçut étoit une fuite de cette étrange humiliation.

EN effet il lui avoit été écrit par le Magistrat même chargé du soin & de l'inspection des prisons. Celui-ci étant venu faire au Châtelet sa visite ordinaire, & ayant demandé au Geolier, selon l'usage, s'il n'y avoit rien de nouveau, ce dernier lui annonça la détention du galant Magistrat, qu'il n'avoit eu garde de reconnoître pour ce qu'il étoit, & dont la disparition avoit occasionné mille histoires qui couroient déjà sur son compte dans la Ville. Comme le tems de cette détention s'accordoit parfaitement avec le jour de la disparition, le Magistrat excité par sa curiosité, & par un certain pressentiment, demanda à voir ce prisonnier.

POUR

POUR cet effet il se fit conduire dans le cachot, où il ne fut pas peu étonné de trouver le *Petit Roi de Paris*, dans l'état pitoyable où je viens de le représenter. A travers tous les déguisements, que le prisonnier employa pour cacher la véritable cause de son infortune, il n'eut pas de peine à la démêler. Le lieu où il lui dit que la scène s'étoit passée, la fortune rapide du Procureur, son absence, le commerce galant qu'on sçavoit qu'il avoit avec sa Femme, lui firent conjecturer que cette Tragicomique aventure pouvoit bien être un effet de la vengeance qui est naturelle & permise à tous les Maris du monde contre quiconque les déshonore, de quelque état, & de quelque rang qu'ils puissent être.

QUOIQUE celle-ci fût des plus complètes, le Magistrat, qui avoit reçu, en son particulier, plusieurs sujets de mécontentement, de la part du prisonnier, ne trouva pas encore la pénitence assez forte, & crut devoir profiter de cette occasion pour se venger aussi de ses propres injures. Tel est le défaut de presque tous les hommes, même de ceux qui nous paroissent équitables & intègres. Souvent-ils ne sont tels à nos yeux, que parce que certaines conjonctures ne leur permettent pas de laisser éclater les passions, auxquelles ils ne sont pas moins sujets que les autres. Sous le spécieux prétexte de l'amitié, mais réellement, pour lui procurer un affront qu'il savoit bien lui devoir être mille fois plus sensible que tout ce qu'il avoit déjà souffert, il ordonna secrètement aux Geoliers de le retirer du cachot, & de le mettre dans la chambre commune des prisonniers, leur enjoignant de le faire promener, trois ou quatre fois le jour, dans la Cour où les autres ont la liberté de se récréer ensemble. En même tems il plaignit fort la triste situation du galant Magistrat qu'il accabla de protestations d'amitié & de services, l'assurant qu'il alloit sur le champ en écrire en Cour, afin, dit-il, d'en obtenir plus promptement son élar-

élargissement. Pour lui faire mieux valoir ce prétendu service, qui, dans le fonds, étoit un nouveau coup de poignard qu'il lui portoit, il lui fit entendre qu'il se verroit par-là bien plutôt libre, que si l'on suivoit le cours des procédures ordinaires dont il connoissoit lui-même la rebutante longueur, ajoutant qu'il croyoit que c'étoit les moindre égards qu'on dût avoir pour le rang qu'il tenoit dans le monde, & pour une personne de son mérite & de sa naissance. On ne pouvoit pas assassiner un homme plus poliment. En conséquence, le Galant fut tiré de son cachot.

ON se figure sans peine le triste état où il devoit être, après avoir demeuré quinze jours dans un semblable réduit. La joye qu'il eut d'en sortir, & une espèce d'assurance de n'être reconnu de personne, tant cette affreuse retraite devoit l'avoir rendu méconnoissable, lui donna d'abord quelque satisfaction; mais elle ne dura pas long-tems, & il la paya bien cher, quelques moments après. En effet la Marquise, sa Sœur, étant venue, l'après-dinée même, pour le voir, & le Geolier, qui avoit appris du Magistrat qui étoit ce prisonnier, l'ayant imprudemment apellé par son nom, il se vit aussi-tôt accablé de huées, de brocards, & d'injures de la part de tous les autres, dont plusieurs étoient injustement détenus par ses Ordres mêmes. La rage qu'il en eut fut si grande, que dès que sa Sœur l'eut quitté, il demanda au Geolier d'être reconduit dans son cachot, aimant mieux, disoit-il, y mourir dans l'horreur des ténèbres, que de se voir la fable & le honteux jouet de ceux avec qui on venoit de le mettre; mais le Geolier lui ayant dit qu'il ne pouvoit lui donner cette satisfaction sans en avoir auparavant reçu l'ordre de ses juges, le remit avec tous les autres prisonniers qui l'ayant reconnu l'accablèrent tous de malédictions, & lui firent des affronts auxquels il fut mille fois plus sensible, qu'il ne l'auroit été à la mort la plus cruelle.

UN

UN de ceux qui lui causa le plus violent désespoir, fut d'apprendre que l'histoire de son aventure, que le Magistrat avoit, selon toutes les apparences, racontée à quelqu'un, courroit la ville, où chacun l'embellissoit, selon la coûtume, de quelque trait de sa façon. Ce nouvel accident, joint à ce qu'on en avoit écrit en Cour, fut, pour ainsi dire, le coup de grace dont sa mauvaise fortune l'accabla. Il s'en falloit effectivement de beaucoup que la Cour fût alors dans ce goût qu'elle a pris, depuis, pour la galanterie & le libertinage. L'exemple de sagesse, & surtout de fidélité conjugale, que le Souverain donnoit à ses Courtisans, & à tout son Royaume, fit condamner généralement la conduite du Magistrat prisonnier, & approuver la vengeance que le Procureur en avoit tirée. Le Ministre, de la faveur duquel il abusoit depuis long-tems, fut des premiers à l'abandonner. Il le dépouilla de toutes ses dignités, de tous ses emplois & de tous ses biens, ne lui laissant qu'une très médiocre pension qui lui fournissoit à peine de quoi vivre; & comme la Marquise, sa Sœur, avoit conduit toute cette criminelle intrigue, il la fit renfermer, par ordre du Roi, pour le reste de ses jours, dans une maison de correction. Ils en eurent, l'un & l'autre, un chagrin si violent, qu'ils en moururent tous les deux, quelques mois après, laissant à tout Paris, par cette triste Catastrophe, un exemple de justice qui auroit besoin d'y être souvent renouvelé, pour réprimer le libertinage & la débauche, qui règnent aujourd'hui, presque impunément, dans cette grande Ville.

QUELQUE triste & instructif que soit le dénouement de cette aventure, il n'approche point encore, ni pour l'un, ni pour l'autre, de celui qu'eut, à quelque tems de là, un autre évènement dont je fus en quelque façon témoin, & presque la victime. Aussi le souvenir ne s'en effacera-t-il jamais de mon esprit. Puisse-t-il faire la même impression

sur ceux entre les mains de qui ces Mémoires pourroient tomber un jour! Puisse-t-il guérir tout le Genre humain d'une passion dont les suites ne sont guères moins funestes que celle dont je viens de parler. C'est la Tragique & fatale Avanture, qui termina les jours de l'infortuné Marquis de Ti...ville.

DANS un grand nombre de qualités excellentes qu'avoit ce Seigneur, la Nature, qui nous marque toujours à son coin par quelque imperfection, lui avoit donné une passion d'autant plus dangereuse, qu'elle a toujours, tôt ou tard, quelque mauvaise catastrophe pour ceux qui en sont possédés. C'étoit celle du jeu. Il faut rendre néanmoins cette justice au Marquis, que toujours en garde contre lui-même, de ce côté-là, il avoit fait tous les efforts imaginables pour combattre & domter ce dangereux ennemi. Pour éviter même les tentations que le commerce du grand monde lui pouvoit présenter, il s'étoit retiré dans la principale de ses terres, située en Normandie, où il n'avoit ordinairement d'autre compagnie que celle de quelques gentils-hommes du voisinage, aussi pauvres que nobles, & avec lesquels il ne craignoit point de tomber dans le vice où son penchant l'entraînoit. Comme une passion se combat & se guérit d'ordinaire par une autre, ce Seigneur en prit une qui par ses agréments l'emporte, dit on, sur toute les autres. C'est celle de la Chasse, passion des plus innocentes lorsqu'on fait lui donner des bornes. Le Marquis en faisoit son principal amusement, & partageoit le reste de son tems entre les autres plaisirs que nous offre la vie Champêtre.

UNE Terre que mon Oncle avoit dans le voisinage de la sienne, & où nous allions passer quelques mois de la belle saison, avoit occasionné, entre le Marquis & lui, une liaison si étroite, qu'on pouvoit, en quelque façon,
dire

dire que les deux Châteaux n'en faisoient qu'un. La chose étoit même si publique & si connue, que ceux qui avoient affaire au Marquis venoient le chercher chez nous, lorsqu'ils ne le trouvoient point chez lui, & que ceux qui avoient à parler à mon Oncle, lorsqu'ils ne le rencontroient point au Château, alloient, tout de suite, chez le Marquis où ils étoient assurés de le trouver. Cette étroite liaison étoit une suite du plaisir que mon Oncle goûtoit à la Compagnie de ce Seigneur, qui étoit en effet extrêmement aimable. Un voyage que quelques affaires l'obligèrent de faire à Paris nous procura le plaisir de l'y voir. Heureux s'il n'avoit jamais mis le pied dans cette grande Ville où il périt de la manière du monde la plus triste pour un homme de son rang. Voici de quelle façon la chose arriva.

IL y avoit alors, dans cette Capitale, deux fameuses Académies de jeu, qu'on auroit pu nommer, à plus juste titre, deux coupe-gorges Privilégiés. Le premier étoit sous la protection, & dans l'Hôtel même, du Gouverneur de la Ville; & l'autre sous la protection d'un Prince étranger, lesquels rétroient, tous les deux, des revenus très-considérables de ce beau Privilège. Dans ces deux nobles Académies se rendoit régulièrement, tous les jours, vers les quatre heures de l'après-dinée, tout ce qu'il y avoit à Paris de joueurs de profession, depuis le Prince jusqu'au dernier de ses Valets. Quatre grandes sales, qui étoient distinguées chacune par le rang & la qualité des joueurs, suffisoient à peine à la multitude des gens qui y venoient en foule hazarder sur un coup de Dé, sur une Carte, sur un tour de Roulette, toute leur fortune, & celle de leur famille, laquelle y passoit, quelquefois en un instant, en d'autres mains. Comme les noms de ces deux Académies n'étoient que trop fameux, le Marquis, après avoir vû tou-

tes les curiosités de cette grande Ville, voulut aussi voir celle-ci; curiosité fatale, & dont mon Oncle tâcha de le détourner. Ce n'est pas qu'il prévît le malheur qui lui en devoit arriver, & que personne n'auroit jamais soupçonné; mais sachant que le jeu avoit été la passion dominante du Marquis, il crut, avec raison, que ce spectacle pourroit la réveiller en lui. Tel est l'empire Tirannique que prennent sur le cœur des hommes les objets de leurs passions. Présentez du Vin à un homme qui l'aime passionnément, faites voir une belle Femme à un autre qui a le cœur tendre, menez un joueur dans un Brehan, ce sera un Miracle s'ils ne succombent pas tous à la tentation. N'allons point là, mon cher Marquis, lui dit mon Oncle, un soir qu'il le pressoit de l'accompagner à l'Hôtel de Soissons; Il y a trop à risquer pour vous. Si vous avez quelque Argent qui vous incommode, vous pouvez vous en débarasser d'une manière qui vous fera plus honorable & infiniment plus utile. Vous n'avez qu'à me le remettre; & je vous promets d'en faire un emploi qui vous attirera autant de bénédictions, que vous donneriez peut-être vous même de malédictions, aux filoux qui vous l'enleveroient infailliblement dans le coupe-gorge où vous voulez aller.

MON Oncle avoit des raisons d'autant plus solides pour parler de la sorte au Marquis, qu'il savoit qu'il avoit apporté à Paris des sommes très-considérables. Il en avoit destiné une partie à l'achat d'un Régiment pour son Fils qui étoit déjà, depuis quelques années, dans le service. L'autre devoit être employée au payement d'une belle Terre qu'il venoit d'acheter dans sa Province, & dont le possesseur étoit venu résider à Paris. Un discours, & un conseil aussi sage que celui de mon Oncle auroient dû faire impression sur le Marquis; mais le premier effet des passions

passions est d'aveugler ceux qui en sont possédés. Tout ce qu'il put lui dire, ne fit, au-contraire, qu'irriter encore davantage la sienne, & il n'eut point de repos qu'il ne l'eût satisfaite. C'est ce qu'il fit quelques jours après, & il m'y entraîna moi-même au retour d'une promenade que nous avions faite ensemble dans le Jardin des Tuileries.

COMME je n'étois point encore dans un âge qui me donnât droit de lui faire sur cela des représentations, j'y suppléai par un air triste & chagrin que je pris en entrant dans cet Hôtel, ce qui lui fit assez connoître que je ne l'y suivois pas de bon cœur. Vous ne me paroissez pas fort content d'être ici, me dit-il en souriant; apparemment que vous n'aimez pas le jeu. Vous en êtes plus heureux, & je vous en félicite; mais il faut tout voir, s'instruire, & profiter de tout. Il avoit raison, & je puis dire ici que c'est à lui que je suis redevable de la juste horreur que j'ai toujours eu, depuis, pour cette dangereuse passion. Rien n'étoit plus capable de me l'inspirer que le Spectacle que j'eus en entrant, & que je doute pouvoir représenter ici dans tout son naturel.

UNE cinquantaine de joueurs, rangés autour de deux Roulettes, faisoit voler par poignés les Louis d'Or sur une machine, qu'on pouvoit nommer à juste titre la Roue de la fortune. Dans le moment que cette petite Roue étoit en mouvement, mes yeux, se promenant sur les Visages des Acteurs, y voyoient, peintes d'après nature, toutes les diverses passions dont leurs ames étoient agitées. La crainte & l'espérance y paroissoient alternativement, & s'évanouissoient un moment après, avec le mouvement de la Roue, pour faire place à la joye la plus pétulante, ou au plus affreux désespoir. Ce qui rendoit cette dernière passion encore plus vive, & donnoit aux joueurs une difformité qui avoit quelque chose d'effrayant & d'hor-

rible, c'est qu'ils ne pouvoient soulager leur rage, comme font ordinairement les désespérés, par les Jurements, les Blasphêmes, & les Imprécations, qui étoient deffendues dans ces ruineuses assemblées, sur peine d'amende, & d'en être honteusement excluse. Un Abbé, qui venoit de perdre une somme considérable, ayant violé la deffense, auroit subi cet affront, sans le respect qu'on porte partout aux gens d'Eglise; Mais ce respect ne put le garantir d'une remontrance qui lui fut faite à ce sujet par celui qui étoit chargé de maintenir le bon ordre dans ces vénérables assemblées. Par D..., lui repliqua l'Abbé tout en colere, c'est nous qui prêchons les autres, & je n'ai pas besoin de vos sermons; Tenez, voilà ma bourse, poursuivit-il en la jetant sur la Table; prenez y telle amende qu'il vous plaira, & laissez moi, du moins, jurer tout à mon aise pour mon argent. La plûpart des assistants éclatèrent de rire à cette saillie, & plus encore lorsque faisant allusion à un Sermon qu'il devoit prêcher le lendemain, il s'écria en apostrophant le Ciel qu'il regardoit avec des yeux pleins de ressentiment & d'indignation: Hé, oui, oui, je t'en gagnerai des Ames! Oui, je t'en gagnerai; mais ce sera comme tu me fais gagner ici. Je ne pus m'empêcher de sourire à cette Apostrophe, qui ne sentoit rien moins que le Dévot.

Si les grimaces & les contorsions furieuses que je vis faire aux autres ne me donnèrent pas le même plaisir, du moins elles me furent extrêmement utiles par la foule de réflexions qu'elles me firent faire. Est-il possible, me dis-je, que des hommes, pour qui le jeu ne doit être qu'un simple amusement, & un délassement de l'esprit, s'y livrent non seulement jusqu'à risquer leur fortune, mais jusqu'à perdre encore la tranquillité, & le repos de leur Ame, qui est le plus grand bien dont-on puisse
jouir

jouir dans le monde! Quand je vois ces furieux s'arracher les Cheveux, se ronger jusqu'au vif les ongles par dépit, décharger leur rage par de grands soufflets qu'ils se donnent & par les égratignures & les meurtrissures qu'ils se font sur le Visage, je m'imagine voir le portrait de ces Ames damnées, que les Peintres nous représentent dans les plus horribles transports du désespoir, au milieu des plus cruels tourmens de l'Enfer, & déchirées par les plus cuisants remors. O insensés, dis-je en moi-même, font-ce donc là les délices & les plaisirs que vous procure cet Argent que je vous vois jeter à pleines mains, & dont votre passion fait l'instrument même de votre supplice? Que vous reste-t-il, dans l'affreux désespoir où je vous vois, si-non de vous aller pendre? Mais malheureusement pour vous, & pour vos familles que vous ruinez, l'infortune qui vous accompagne, & que vous maudissez si mal à propos, ne vous laisse pas de quoi acheter le Cordon qui pourroit finir vos jours & votre misère.

LA tristesse de ces réflexions ne m'empêcha point de remarquer que ce spectacle faisoit sur le Marquis une impression bien différente de celle que je ressentois. Les regards avides qu'il jettoit sur le jeu & sur les joueurs, l'intérêt que je voyois qu'il prenoit à leur fortune, l'air de contentement avec lequel il regardoit le malheureux instrument de la ruine des uns & de la fortune des autres, la joye avec laquelle il voyoit rouler sur ces Tables l'Or & l'Argent dont chaque joueur s'empressoit de se défaire, comme s'il eût été empesté, enfin jusqu'aux moindres traits de son Visage, tout exprimoit la satisfaction dont son ame étoit pénétrée. A l'air vif & empressé que je lui remarquai, je ne doutai nullement que, s'il eût été seul, de simple Spectateur, il ne fût devenu sur le
 champ

champ un Acteur des plus zélés. Ses mains, que je lui voyois porter à sa poche, chaque fois que la Roulette tournoit, exprimoient assez clairement la démangeaison que lui causoit l'argent qui y étoit; mais ma présence, & probablement la crainte d'effluer encore un Sermon de la part de mon Oncle le retinrent.

LES choses auxquelles l'Ame prend peu de part, nous causent bientôt de l'ennui. Tel étoit, à mon égard, le Spectacle que j'avois devant les yeux; aussi ne songeai-je qu'à le quitter lorsque j'en eus retiré tout le fruit qu'il me parut qu'il doit produire sur tout homme qui fait usage de sa Raison. Mais ma complaisance pour le Marquis, que je ne pouvois arracher de ce malheureux coupe-gorge, m'y fit rester jusqu'à l'heure du souper. Il y auroit, je crois passé toute la nuit, si je ne l'avois averti plusieurs fois qu'on l'attendoit pour cela chez nous. Je vins enfin à bout de l'entraîner au logis. Que ne pûmes nous l'y retenir le peu de tems qu'il avoit encore à demeurer à Paris! Mais sa malheureuse Etoile l'avoit, apparemment, destiné à servir d'exemple à tous ceux qui sont possédés de la passion du jeu. Ce fut le jugement que nous en portames, lorsque, quelques jours après, nous aprimes sa fin Tragique, qui arriva de la manière suivante.

J'AI dit, plus haut, que le Marquis avoit apporté avec lui de grosses sommes d'argent, dont une partie étoit destinée à l'achat d'un Régiment pour son Fils, & l'autre au paiement d'une Terre qu'il venoit d'acheter. Comme cette dernière affaire étoit la chose du monde la plus aisée à terminer, il avoit cru qu'il seroit assez tems d'y penser quelques jours avant son départ pour la Province. L'affaire de l'achat du Régiment, qu'il croyoit bien plus difficile, n'étoit pas beaucoup plus longue à expédier. En France, comme ail-
leurs,

leurs, on trouve toujours un assez grand nombre d'Officiers, à qui le service plaît beaucoup en tems de Paix, mais pour qui il perd beaucoup de ses charmes aux aproches d'une guerre. C'étoit justement la conjoncture dans laquelle on se trouvoit alors, ce qui fit prendre à plus d'un Militaire le parti de la retraite. Ce fut avec un de ceux-là, que le Marquis négocia un Régiment pour son Fils. L'affaire étoit presque terminée, & il ne manquoit plus, pour la conclure, que l'agrément du Roi. Pour l'obtenir, le Marquis devoit se rendre à Versailles, où il m'avoit prié de l'accompagner. Je me rendis, dans cette vûe, chez lui, le matin du jour fixé pour ce voyage. Le Maitre de l'Hôtel où il étoit logé, n'ayant pû me dire s'il étoit levé, parce qu'il étoit rentré la veille fort tard, comme d'ailleurs il n'y avoit point de tems à perdre, je montai sans façon à son appartement, dans le dessein de l'éveiller pour partir. Je le trouvai ouvert, & n'y rencontraï personne. La familiarité avec laquelle nous vivions ensemble, jointe à l'ordre qu'il m'avoit donné de le venir prendre pour partir, me fit avancer vers son lit dont je tirai les rideaux, & où je ne le trouvai point.

Au bruit que je fis, son valet de chambre, qui couchoit près de lui dans un petit cabinet, sauta du lit, croyant que c'étoit son Maitre qui se levoit. Lui ayant demandé des Nouvelles du Marquis: Monsieur, me dit-il, au bruit que vous avez fait, j'ai cru d'abord que c'étoit lui qui se levoit; en ce cas il doit être encore au lit. Non seulement il n'y est point, lui répondis-je; mais il ne paroît pas même qu'il y ait couché cette nuit; tu vois en quel état il est? Rouennet (c'étoit le nom du valet) après avoir jetté les yeux sur le lit, & sur toute la Chambre: Que veut dire ceci, poursuivit-il? Voilà les habits de mon Maitre, voilà sa robe de Chambre, voilà ses Perruques & ses Souliers, que peut-il

être devenu? Attendez, s'il vous plait, un moment, Monsieur; je vais voir si... A ces mots il me quitte, & après l'avoir inutilement cherché sans le trouver, il me vint dire qu'il ignoroit où il pouvoit être. Il ajouta qu'il n'auguroit rien de bon de cette absence; qu'il étoit rentré, le matin, fort altéré, & dans une agitation d'esprit qu'il ne lui avoit jamais vûe depuis qu'il étoit à son service; que s'étant présenté pour le déshabiller, selon sa coutume, il l'avoit brusqué & envoyé se coucher, en pestant & jurant contre sa mauvaise fortune.

Ces dernières paroles me firent naître une idée funeste, qui malheureusement ne se trouva que trop vraie. Je la rejetai d'abord, trouvant l'action indigne d'un homme d'un aussi excellent caractère que l'étoit celui du Marquis. Pour éclaircir cette aventure, je descendis, & m'informai de tous les gens de la maison, si on ne l'avoit pas vû sortir. Tous m'ayant répondu, que non, je me jette aussi-tôt dans un Fiacre, & vole à la Place du Caroussel, où je demande si l'on n'a pas vû partir pour Versailles un Seigneur mis de telle & telle façon. Tout le monde m'ayant répondu de même qu'à son Hôtel, je prens une chaise, & pars dans le moment même pour Versailles, où je crus qu'il pouvoit s'être rendu sans se ressouvenir qu'il m'avoit prié de l'y accompagner. Je trouvai en y arrivant la personne dont il avoit négocié le Regiment, laquelle l'attendoit avec beaucoup d'impatience pour terminer cette affaire. Après l'avoir inutilement attendu & cherché par-tout, je revins à Paris, & courus d'abord à son Hôtel. Point de Nouvelles. Pour en avoir il me vint dans la pensée de me transporter dans le malheureux coupe-gorge où je l'avois accompagné deux jours auparavant. Il étoit environ quatre heures, tems où s'assemblent les Acteurs de ce ruineux spectacle. J'en trouvai un grand nombre qui étoient déjà au rendez-

vous,

vous, & qui, en attendant que la Scène s'ouvrît, parloient entre eux des grands exploits qu'ils avoient faits la veille: Parbleu, dit l'un, il faut avouer que ce pauvre Marquis a bien joué de malheur hier au soir: il faut qu'il ait perdu près de cinquante mille écus.... Il a eu tort, interrompit un autre: Pourquoi s'obstiner contre sa mauvaise fortune? Que ne s'est-il retiré deux ou trois heures plutôt? il auroit sauvé, par cette sage retraite, les deux tiers de ce qu'il a perdu.

MESSIEURS, leur repondit un vieux joueur, dont la face alongée & la taille eflaquée étoient encore plus sèches que le misérable habit qui le couvroit, on voit bien que vous n'en êtes encore qu'à votre apprentissage, & que vous ne connoissez ni les attraits, ni la force d'une passion qui l'emporte sur toutes les autres par les agréments qu'y trouvent tous ceux qui s'y livrent sans réserve, & par la violence de l'ascendant qu'elle prend sur nous. Un bon & véritable joueur doit être une de ces Ames intrépides, que la chute même de l'Univers n'est pas capable d'ébranler. Semblable à ces Héros qui, enivrés de la gloire qu'ils acquereront à ruiner leurs voisins & leurs propres Sujets, ne s'arrêtent pas à considérer qu'ils s'exposent à perdre eux-mêmes leurs propres Etats, un bon & véritable joueur, qui ne doit avoir d'autre objet, d'autre but, d'autre gloire que de ruiner tous ceux avec qui il entre en lice, seroit un homme sans cœur, un homme indigne d'être jamais admis dans notre honorable société, s'il faisoit seulement la moindre attention aux risques qu'il court de perdre son propre bien. Tout Militaire qui craint pour sa vie doit quitter le parti des Armes dont il n'est pas digne, & doit aller s'ensevelir, avec sa poltronnerie, dans la poussière d'un Cloître; tout joueur, qui craint de perdre tout ce qu'il peut posséder dans le monde, est un lâche, un homme indigne de vivre, & qui mérite

de perdre tout, dès le premier pas qu'il fait dans cette noble carrière. Il y a plus de soixante ans que je la cours, & je ne crois pas que personne l'ait jamais fait avec plus d'intrépidité, plus d'honneur, plus d'insensibilité, plus de persévérance, & plus de gloire que moi. J'ai ruiné & culbuté, de fond en comble, deux cens familles, pour le moins, & il m'est passé par les mains plus de millions que je n'ai d'années. Parvenu par mes nobles travaux au comble de la gloire; chargé, je pouvois dire même, accablé des riches dépouilles de mes ennemis, je me suis vû assez opulent pour acheter leurs Terres, leurs Châteaux, leurs Rentes, leur Noblesse, leurs Charges, leurs Emplois & leurs Bénéfices, que la belle passion du jeu leur avoit fait vendre & perdre presque en un même jour; mais un heureux Bas-Normand me dépouilla de tout, il y a environ deux ans, dans un combat opiniâtre que nous eumes ensemble & qui dura trente six heures, cinquante sept minutes, & trois secondes. Il ne m'en est resté depuis que l'espérance, mais une espérance bien fondée, de recouvrer, un jour, le tout avec usure. C'est cette douce espérance qui me fait vivre. Sans elle il y auroit déjà long-tems que je ne serois plus. Elle me soutient au milieu de la plus grande misère, & me fait trouver des ressources pour tenter, de tems en tems, la fortune; mais la bizarre qu'elle est, se plait à éprouver ma constance. Tantôt vainqueur, plus souvent vaincu, je me soumets à ses caprices que j'adore, comme doit faire tout véritable joueur, dans la ferme assurance qu'elle se lassera à la fin de m'être contraire, & qu'elle me rendra avec usure tout ce que j'ai tenu d'elle, & qu'elle m'a enlevé avec la même rapidité qu'elle me l'avoit apporté. Je croyois toucher hier à cet heureux moment. Vint cinq mille livres que je gagnai au Marquis, me firent conjecturer que j'étois enfin reconcilié avec elle: je comptois le mettre à sec; mais cette faveur étoit réservée à l'heureux Comte de G.....
dont

dont elle a fait, depuis quelques jours, son enfant gâté. Il nous a tous dépouillés; les uns après les autres, & comme un Héros qui ne cesse de vaincre que lorsqu'il ne se présente plus d'ennemis à combattre, nous l'avons vû fortir, ce matin, chargé de tout l'Or & l'Argent que nous avons vû, toute cette nuit, rouler à grands flots dans cette Académie. Quelle joye pour nous si, pour humilier ce superbe Conquérant, nous pouvions, à notre tour lui enlever toutes ces riches dépouilles! je ne désespère point d'avoir au premier jour cette douce consolation, qui terminera glorieusement une vie de soixante & dix sept ans, passés dans les laborieux & continuels exercices du Lansquenet, de la Roulette, de l'Ombre, du Pharaon, du Biribi, & autres occupations de cette espèce, qui sont les seules dignes d'un homme aussi avide de la véritable gloire qu'ennemi de l'Oisiveté.

DANS un tems où j'aurois été moins inquiet que je ne l'étois alors, la risible gravité avec laquelle il prononça ce discours, m'auroit peut-être beaucoup réjoui. Jamais en effet en tint-on de plus fou, & s'avisa-t-on jamais d'exalter de la sorte la plus détestable & la plus ruineuse de toutes les passions? Mais l'absence du Marquis & la crainte où j'étois sur ce qui pouvoit lui être arrivé m'occupaient tout entier. Ce que je venois d'entendre redoubla ma crainte & ma frayeur. Il a perdu tout son Argent, me dis-je; Qui fait si le désespoir ne l'aura point porté à quelque extrémité funeste? Je disois plus vrai que je ne pensois. En effet étant retourné pour la troisième fois à son logis, l'Hôte m'abordant, les larmes aux yeux: Ah! Monsieur, me dit-il, je vous fais chercher par-tout, pour vous donner le plus triste Spectacle que vous ayez peut-être jamais eu! Depuis ce matin vous cherchez le Marquis, & je suis bien assuré que vous ne l'avez point trouvé. Venez, Monsieur, je

vais vous le faire voir ; mais sur tout , ne vous effrayez point.

A ces mots il me prend par la main , & me conduit dans son grenier. Quoiqu'il m'eût prévenu d'une certaine façon sur ce que j'allois voir , je ne pus m'empêcher d'être faisi d'horreur lorsque j'apperçus le Marquis étendu mort sur le plancher , baigné , ou pour mieux dire , noyé dans son sang , & ayant encore dans son sein la funeste épée dont il s'étoit percé le cœur. Son visage , sur lequel la fureur & le désespoir paroissoient encore dans tout ce que ces deux passions ont de plus affreux , me fit reculer d'horreur & d'effroi , & je m'enfuis avec tant de précipitation , que peu s'en falut que je me rompisse les jambes. J'avois déjà descendu plus de la moitié de l'escalier , lorsque l'Hôte , qui me suivoit , m'arrêta par le bras , & me pria d'entrer dans une chambre qui étoit ouverte , & vis-à-vis de laquelle je me trouvois : je vous avois prévenu , Monsieur , me dit-il , sur le spectacle que vous alliez avoir , dans l'espérance qu'il ne feroit pas sur vous une impression si forte. Ma précaution n'a pas eu le succès que j'en attendois ; souffrez que je vous retienne un moment ici pour vous y remettre de votre frayeur , pour vous donner le secours dont il me paroît que vous avez besoin , & pour vous faire part de mes justes allarmes. Aussi-tôt il appella un de ses Domestiques par qui il envoya chercher un Chirurgien qui me tira aussitôt trois palettes de sang , précaution sage , & qui me sauva sans doute une dangereuse maladie ; car j'étois tellement faisi , que je ne pouvois respirer qu'avec beaucoup de peine. Je me sentis fort soulagé par ce prompt secours qui fut suivi d'un torrent de larmes , que je repandis sur la triste & malheureuse destinée du Marquis. Son Hôte y joignit les siennes ; car il avoit pour Monsieur de Ti. . . ville toute l'estime & toute l'affection qu'on ne pouvoit re-
fu-

fuser à ses excellentes qualités. Après en avoir fait l'éloge, il me demanda si je ne favois point ce qui avoit pû occasionner un désespoir si étrange dans un homme aussi aimable, & me fit part des justes allarmes que lui causoit cette mort funeste: Monsieur le Marquis, dit-il est venu loger chez moi; je fais, & vous ne l'ignorez pas, qu'il a apporté avec lui des sommes très considérables qu'il a fait transporter, hier au soir, je ne fais où. La Calomnie & la Médifance, qui n'épargnent ici personne, nous accuseront peut-être de lui avoir donné la mort pour les lui voler. Quelque destituée de tout fondement que soit cette horrible accusation, le seul soupçon que j'en ai m'allarme, & je crains..... Ne craignez rien, interrompis-je en poussant un profond soupir; je sçai ce qu'est devenu cet Or & cet Argent, malheureux instrument de sa mort. Sur cela je lui racontai ce que je venois d'apprendre à l'Hôtel de Soissons, d'où le désespoir l'avoit ramené chez lui pour s'y donner la mort. Je le priai en même tems de vouloir bien tenir secret ce funeste accident, jusqu'à ce que j'en eusse donné connoissance à notre famille, & je retournai promptement chez nous.

MON Oncle, que j'y rencontraï le premier, n'eut rien de plus pressé que de me demander des nouvelles du Marquis, & du succès de notre voyage à Versailles. Mes larmes, que je ne pus retenir, & mes sanglots lui annoncèrent le fatal accident arrivé à ce Seigneur, dont je lui racontai la mort Tragique, telle que je venois de l'apprendre & dont je venois d'être, pour ainsi dire, témoin oculaire. Il en fut extraordinairement frappé. Après avoir lui-même déploré le malheureux sort de son intime ami, il prit delà occasion de me rapeller les solides instructions qu'il m'avoit données au sujet de la passion du jeu qui dégénère, presque toujours, en fureur, dans ceux qui s'y abandonnent.

Vous

Vous en venez de voir, dit-il, en soupirant, la preuve, & les funestes suites. O mon cher Neveu, ne les perdez jamais de vûe! Nous allâmes aussitôt à l'Hôtel du Marquis où, pour sauver à sa famille & à tous ses amis l'affront que la justice auroit pû faire au deffunt, en punition de son attentat sur sa personne, mon Oncle prit des mesures pour cacher à tout le monde la véritable manière dont il avoit fini ses jours. Il y réussit en faisant publier par-tout, qu'il avoit été subitement emporté par une violente attaque d'Apoplexie. On le crut, & la cérémonie de son enterrement, qu'on affecta de faire avec une pompe plus qu'ordinaire, acheva d'étoufer tous les soupçons qui auroient pû naître à cette occasion.

Si mon Oncle fut sensible à la mort du Marquis, cette mort fut pour moi un des plus fâcheux accidents qui me pût arriver. Elle ne lui enlevait qu'un ami, dont la perte pouvoit se réparer, au-lieu que je perdois un homme à qui j'étois attaché par des liens bien plus forts que ne sont ceux de la simple amitié, & des mains de qui je comptois tenir incessamment tout le bonheur de ma vie.

Je m'arrête ici un moment pour adorer les jugements impénétrables de la Divinité dans un évènement funeste, dont les suites furent si tristes pour moi. Grand Dieu, qui le permîtes, vous aviez sans doute sur moi des desseins de miséricorde! Par ce coup, aussi fatal qu'imprévu, vous vouliez me faire connoître la vanité des choses d'ici bas, & que j'éprouvasse moi-même des foiblesses, dont je croyois que l'homme pouvoit aisément se garantir, quand il le vouloit. Que je m'étois lourdement trompé!

Les soins que mon Oncle avoit pris de mon éducation, & la manière dont j'y avois répondu jusqu'alors, lui faisoient croire qu'il avoit atteint le but qu'il s'étoit proposé en prenant lui-même cette peine. Toujours en garde contre

tre tout ce qui ne s'accordoit pas avec les principes de Morale qu'il nous avoit donnés, sur-tout contre les passions auxquelles la Nature est sujette, & dont la violence cause dans le monde tous les désordres qu'on y voit, je m'étois flatté moi-même d'y passer mes jours dans cette douce tranquillité, dont on dit que tous les hommes jouiroient si la Raison & la Religion régloient tous leurs mouvements & toutes leurs démarches. Félicité Chimérique, ou du moins incompatible avec l'humanité! En effet pour vivre tranquille, pour être véritablement heureux, il faudroit que l'homme n'eût absolument aucunes passions. Envain on nous dit que la Raison lui a été donnée pour les combattre & les dompter. J'avoue qu'il y en a dont elle peut réprimer la violence; mais le moyen de combattre & de repousser un ennemi qu'on trouve aimable, un ennemi que l'on a toujours à ses côtés, un ennemi qui prend insensiblement sur nous un empire que nous sommes les premiers à lui accorder, un ennemi dont notre résistance ne fait bien souvent qu'augmenter les forces, enfin un ennemi dont le Triomphe entre dans l'ordre de la Providence, & concourt avec elle à entretenir & perpétuer dans le monde cette admirable harmonie qu'on y voit régner. Par cet ennemi, aussi terrible qu'aimable, j'entends l'Amour, source délicieuse & empoisonnée de tous les biens & de tous les maux que l'on éprouve dans la vie.

L'OBJET qui m'avoit fait ressentir les premières atteintes de cette passion, étoit la charmante Emilie, Fille unique du Marquis de Ti....ville. Si j'écrivois pour d'autres que pour moi, ce seroit ici le lieu où je devrois placer le portrait de cette aimable Fille, en qui l'Amour avoit réuni toutes les graces du Corps & toutes les perfections de l'Esprit, qui peuvent rendre une personne adorable; mais comme son image est si profondément gravée dans mon

K

cœur,

cœur, qu'il n'y a pas à craindre qu'elle s'en efface jamais, cette peinture, qui feroit nécessaire si je croyois avoir jamais des lecteurs, devient ici tout-à-fait inutile. Je passe donc au plus doux & plus gracieux moment que j'aye jamais eu en ma vie. Ce fut celui qui l'offrit, pour la première fois, à mes yeux. Cette entrevûe se fit à un des derniers voyages que nous fimes à la Terre de mon Oncle qui, comme je l'ai dit ailleurs, étoit presque contigue à celle du Marquis. La belle Emilie, que son Père avoit fait élever à Paris dans une espèce de communauté consacrée à l'éducation des jeunes Démonstrelles de qualité, étoit venue, cet Eté-là, à Ti...ville pour achever de s'y rétablir d'une grande maladie, pour la guérison de laquelle les Médecins lui avoient ordonné d'aller reprendre son air natal. Il lui-avoit fait un bien infini; & le teint de lis & de roses qu'elle avoit alors ne laissoit pas apercevoir qu'elle eût été malade. La voir & l'aimer fut pour moi la même chose; triomphe d'autant plus glorieux pour cette aimable personne, que quoiqu'il y eût déjà quelque tems que j'étois répandu parmi les Femmes, elles ne m'avoient pourtant point encore fait sentir les émotions, que les jeunes gens éprouvent ordinairement à la vûe des personnes d'un Sexe qui, en général, est très séduisant.

MON Oncle, qui, en me poussant dans le monde, m'avoit prévenu sur ce point essentiel, me voyoit avec plaisir mettre ses instructions en pratique. Par-là je ne prétends pas dire qu'il me crût invulnérable. Il connoissoit trop bien le cœur humain, & le mien en particulier, pour se persuader qu'il feroit toujours insensible. Mais ayant appris par l'expérience, que rien n'amortit plus la première vivacité de l'Amour que la grande fréquentation du Sexe, il s'étoit flatté qu'en me conduisant par cette route, qu'il avoit tenue lui-même, il me garantirait des écueils contre lesquels

quels la plûpart des jeunes gens vont se briser, en se laissant surprendre aux premières apparences qui, dans ces rencontres, sont souvent des plus trompeuses. Pour me faire mieux sentir la solidité de ses principes sur cette matière, il comparoit la fréquentation du beau Sexe à la bonne chère. L'une & l'autre, me disoit-il, nous flatte d'abord agréablement, & nous nous persuadons qu'il n'y a rien de plus délicieux au monde; Mais l'habitude nous fait bientôt éprouver le contraire. Ces plaisirs, qui nous ont paru d'abord si piquants, deviennent des plaisirs ordinaires; bientôt nous y sommes indifférents; & enfin ils nous dégoûtent. Rapportons-nous en sur cela à l'expérience. Qu'un homme, pour-
 suivoit-il, se trouve tous les jours à une Table, servie avec profusion de tout ce qu'il y a de plus délicat & de plus friand, cette profusion & cette délicatesse, bien loin de provoquer son appetit, lui ôtent au- contraire bien souvent celui qu'il a. Il en est de même à peu près du commerce & de la fréquentation des Femmes. L'impression qu'elles font toutes ensemble sur un cœur, au-lieu de l'enflammer, le tient dans une espèce d'équilibre & d'indifférence, à la faveur de laquelle un homme mène une vie tranquille & gracieuse. C'est à cette conduite que je suis redevable de la félicité dont j'ai joui jusqu'à ce jour, & dont je crois que tous les hommes jouiroient s'ils se conduisoient de même. J'avoue, continuoit-il, qu'il en coûte quelquefois un peu à la Nature, & qu'ils ne sont pas tous capables des efforts qu'il faut se faire pour cela. Il ne seroit pas même avantageux pour la société qu'ils le fissent, & qu'ils renonçassent tous aux douceurs de l'Amour, ce qui n'est nullement à craindre; mais cette conduite du moins les mettroit en état de réfléchir, un peu plus qu'ils ne font ordinairement, sur leurs engagements avec les Femmes, & ils

ne les contracteroient pas avec cette aveugle précipitation qui est si souvent cause de leur malheur.

UNE épreuve de plusieurs années m'avoit fait reconnoître la verité de ces judicieuses maximes; mais je n'avois pas encore vû l'aimable objet devant lequel elles devoient disparaître. Le Marquis, ayant appris que mon Oncle étoit arrivé à sa Terre, n'eut rien de plus pressé que de venir lui rendre visite. Il étoit accompagné de son aimable Fille, qui non seulement m'étoit inconnue, mais dont je n'avois pas même entendu parler jusqu'alors. Il seroit difficile à ma plume d'exprimer ici ce que mon cœur ressentit à cette première vûe. Tout ce que j'en puis dire, c'est que je n'avois encore rien éprouvé de semblable auprès des Femmes que j'avois jusque-là fréquentées. Une douce langueur, qui s'empara de tous mes sens au premier regard qu'elle jetta sur moi, fut comme le prélude de ma défaite. Elle fut si prompte & si visible, que mon Oncle, qui fut lui-même frappé de sa grande beauté, ayant en même tems, jetté les yeux sur moi, s'aperçut sur le champ de l'impression qu'elle venoit de faire sur mon cœur. Il étoit trop raisonnable pour m'en faire un crime. L'Amour est un hommage & un tribut qu'il est impossible de refuser à la beauté, surtout dans l'âge où j'étois alors. Que je l'ai bien payé ce tribut, & que je le paye encore tous les jours de grand cœur! Puisse-je le payer de même jusqu'à la fin de mes jours! je n'en connois point de plus doux, ni dont on s'acquitte avec plus de joye. La mienne fut au-dessus de toute expression lorsqu'étant allé, quelques jours après, au Château du Marquis, lequel nous y retint pendant toute la semaine, je m'aperçus plus d'une fois que le cœur de sa charmante Fille étoit à mon égard dans une situation approchante de celle où étoit le mien.

Qu'on

Qu'on dise, tant qu'on voudra, que l'Amour est un enfant de l'imagination & du caprice, j'avouerai franchement ici que je n'en crois rien. Je suis au-contraire très fermement persuadé que la Providence, qui s'est chargée d'une manière plus particulière de la conduite des hommes, n'abandonne point à des guides aussi aveugles, qu'ils le sont pour la plûpart, le succès de ces sortes d'évènements dont dépend le bonheur ou le malheur de leur vie. Il y a plus; c'est que je suis convaincu par ce que je ressentis alors involontairement, & qui ne s'est pas encore démenti depuis d'un seul instant, que l'homme dans ces rencontres n'est rien moins que le Maître des mouvements de son cœur; mais qu'il y a une Puissance supérieure qui le détermine & l'attache, dans le moment qu'il y pense le moins, à l'amour d'un objet préférablement à tout autre. Repandu, comme je l'étois depuis quelques années, parmi un certain nombre de Femmes, dont plusieurs étoient extrêmement aimables, pourquoi, dans un âge où l'on ne respire que l'Amour, aucune n'avoit elle fait jusqu'alors impression sur mon cœur? Pourquoi ce même cœur, insensible jusque-là, change-t-il en un instant, & devient il éperdument amoureux à la première rencontre d'une personne que je n'avois jamais vûe? Pour moi; je n'en sçai point d'autre raison que celle qu'un de nos plus grands Poetes a si heureusement exprimée par ces beaux vers:

*Il est des nœuds secrets, il est des simpaties,
Par le rapport desquels les ames assorties
S'attachent l'une à l'autre, & se laissent piquer
Par un je ne sai quoi, qu'on ne peut expliquer*

Voilà, me dis-je alors, une de ces heureuses simpaties, voilà un de ces nœuds secrets, qui nous lient & nous attachent

chent à l'objet qui nous est destiné par la Providence, sans qu'elle attende, ni nous demande, si cet objet nous convient, ou non.

COMME je ne voyois dans ce nouvel attachement rien qui pût le rendre condamnable, je ne fis pas le moindre effort pour m'en deffendre. Hé, quand même je l'aurois voulu, en aurois-je été capable? Outre la douceur infinie que mon cœur y goûtoit, quelle raison solide aurois-je pû lui opposer pour le combattre? La beauté, la naissance, le rang, le bien, l'éducation de la charmante Emilie, sa modestie, qui m'annonça d'abord mille vertus que j'y reconnus bientôt, tout la rendoit digne de mon hommage. Je me livrai donc tout entier au doux penchant qui m'entraînoit vers elle, & n'y trouvant rien qui ne fût conforme aux loix de l'honneur & de la raison, je ne crus pas devoir m'observer beaucoup pour cacher ma nouvelle passion à mon Oncle & au reste de ma Famille. Ma dissimulation, après tout, ne m'auroit pas été d'un grand secours avec un homme aussi éclairé & aussi pénétrant qu'il l'étoit. Il s'aperçut bientôt de l'état où étoit mon cœur; & comme il ne m'en fit aucun reproche, je regardai son silence comme une approbation qu'il donnoit à une inclination, qui n'avoit rien que de louable. En effet si c'est un mal que de se livrer à l'Amour, ce n'est que lorsque cette passion ne s'accorde pas avec la raison, & les loix de l'honneur. Exceptez ces cas, qui, à la verité, sont assez fréquents, l'Amour est la plus belle de toutes les passions & la plus digne de l'homme. Son cœur, fait pour aimer, ne goûte de vraie félicité que dans cet exercice, qui lui est si essentiel, qu'il doit faire, dit-on, même après sa mort, son occupation éternelle.

DANS la situation, où étoit alors le mien, il ne faut pas demander quels étoient mes amusements à la cam-
pa-

pagne de mon Oncle. Voir la charmante Emilie, l'adorer, lui donner sans cesse des marques de la plus vive & la plus respectueuse tendresse, en recevoir de même de la sienne, voilà à quoi nous employons, non des heures, mais des jours entiers, que l'Amour faisoit passer comme des instants. L'attachement que je pris pour elle devint si fort, que je sentis qu'il me seroit impossible de vivre sans la posséder: aussi n'épargnai-je ni mes soins, ni mes assiduités, pour m'assurer cette conquête, mille fois plus précieuse à mon cœur, que ne seroit celle de tout l'Univers à un Monarque ambitieux. La manière gracieuse dont Mademoiselle de Ti . . . ville y répondoit me faisoit assez connoître que, si je ne pouvois être heureux sans elle, de son côté, elle couroit les mêmes risques que moi.

LE Marquis & mon Oncle, qui n'étoient pas à s'apercevoir de notre Amour, témoignoit assez, par leur façon d'agir avec nous, qu'il ne leur déplaisoit pas. Ils nous voyoient ensemble avec la plus grande satisfaction du monde, & bien loin d'en prendre la moindre allarme, ils rioient quelquefois d'un certain embarras où ils nous voyoient lorsque, par hazard, ils nous surprenoit dans quelque tête à tête. Nous rougissions, alors, l'un & l'autre, sans le vouloir, & même sans savoir pourquoi; mais cette rougeur & cet embarras ne faisoient naître dans leur esprit aucun soupçon qui nous fût désavantageux. Telle est la différence qui se trouve entre l'Amour honnête, & celui qui ne l'est pas. Le respect & la bienfiance, dont le premier est toujours accompagné, en écartent jusqu'à l'idée même du mal, & ce qui l'annonce dans le second, est, tout-au-contraire, dans l'autre une marque de son innocence & de sa pureté. Nos parents étoient persuadés que le nôtre étoit de cette espèce, & l'excellente éducation qu'ils nous avoient donnée, ne leur laissoit pas
sur

sur cela le moindre doute. Ils le voyoient donc avec plaisir, & comme ils ne desiroient que nous rendre heureux, ils vouloient, avant que de nous unir, nous donner le tems de nous connoître à fonds & de nous aimer. Sage & judicieuse conduite ! Si tous les parents en usoient de la sorte, on ne verroit pas tant de mariages mal assortis, ni tant de malheureux Epoux. Deux ans passés dans cette délicieuse épreuve me promettoient un bonheur parfait ; je touchois au terme de ma félicité, lorsque la mort Tragique du Marquis, & divers autres évènements, qui en furent la suite, firent presque évanouir toutes mes espérances.

COMME rien ne donne ordinairement plus de vivacité aux plaisirs que le contraste qu'ils forment avec les chagrins dont ils sont presque toujours précédés, pour mieux sentir toute l'étendue de ceux dont je jouis encore actuellement, je veux me retracer ici toutes les peines & les douleurs qu'ils m'ont coûté. La première fut la mort funeste du Marquis dont j'ai rapporté toutes les tristes circonstances. Dans les termes où nous en étions, son aimable Fille & moi, il n'est pas difficile de se représenter combien je dus être affligé de ce fatal accident. Il m'enlevoit un homme de qui j'attendois tout mon bonheur, que je regardois comme un second Père, d'autant plus cher, que les liens de l'Amour, qui m'attachoient à lui, l'emportent toujours infiniment sur ceux de la Nature. A cette affliction s'en joignoit une autre, qui en étoit la suite. Par cette mort je voyois mon bonheur non seulement différé pour quelque tems, mais encore à la veille de m'échaper par une infinité d'Obstacles que je pressentis qu'on y pourroit apporter. Mes pressentiments ne furent pas long-tems à se changer en des réalités.

Nous étions dans la Saison que nous allions, ordinairement,

ment, passer à la Terre de mon Oncle. Comme le Marquis comptoit que les affaires, qui l'avoient amené à Paris, alloient être terminées, nous devions tous partir ensemble. Tout étoit déjà prêt pour ce Voyage, lorsque son désespoir l'enleva de ce monde; ce qui rétarda notre départ. L'Impatience où j'étois d'aller voir la charmante Emilie, pour la consoler dans l'affliction que cette mort devoit lui avoir causée, me fit demander à mon Père la permission de prendre toujours les devants, en attendant que le reste de la famille pût suivre: je vous entends, me dit-il d'un air & d'un ton sérieux qui me glaça. L'Amour vous appelle auprès de Mademoiselle de Ti . . . ville; mais l'honneur deffend de vous permettre ce Voyage, qui auroit pour vous des suites d'une trop grande conséquence. Je fai la passion que vous avez prise pour cette Démoniselle, que sa vertu rend encore plus aimable, que sa grande beauté. Je l'ai apprise avec plaisir, & l'ai même approuvée. J'ai fait plus encore. Comme je n'ai jamais eu d'autre but, ni d'autre désir en ma vie que celui de vous rendre heureux, persuadé que la possession de cette charmante Personne y contribueroit beaucoup, j'étois sur le point de la demander pour vous à son Père, lorsque sa mort funeste à fait évanouir toutes les espérances, dont vous pouviez vous flatter avec justice. Vous en savez les tragiques circonstances; vous avez des sentimens d'honneur; il n'est par conséquent pas nécessaire que je vous en dise davantage.

LE plus terrible coup de foudre, en tombant sur moi, m'auroit bien moins étonné, que ces désolantes paroles. Elles firent sur moi une impression si forte & si subite, que j'en perdis, pendant quelques moments, l'usage de tous mes sens, ce qui effraya tellement mon Père, qu'il appella aussi-tôt du monde, pour me donner les secours dont j'avois besoin. Mon Oncle accourut des premiers. Ses

L

soins

soins m'ayant fait revenir la connoissance, bien loin de l'en remercier comme je le devois: Que ne me laissez-vous mourir, lui dis-je; & pourquoi me rappeler à la vie après m'avoir donné le coup de la Mort, comme on vient de faire! Ignore-t-on que la mienne est attachée à la possession de l'aimable Emilie, & que m'ôter cette douce espérance, c'est me jeter dans un désespoir mille fois plus violent que celui qui a fait périr le Marquis? Ah! c'est m'arracher le cœur que d'exiger de moi un pareil sacrifice! Celui de ma vie me coûteroit mille fois moins. Que mon Père en dispose, il en est le Maître. C'est son bien, puisque je l'ai reçu de lui; mais s'il veut me la conserver, qu'il n'exige pas de moi que je renonce au seul bien, sans la possession duquel elle m'est inutile, & même odieuse! Comme vous n'avez peut-être jamais aimé, vous n'avez, par conséquent, jamais senti avec quelle force l'Amour nous attache à l'objet qui a sçu nous enchanter. Ah, mon cher Oncle, ajoutai-je en soupirant, si vous aviez fait, seulement une fois, cette douce épreuve, vous auriez vous-même frémi du discours que mon Père vient de me tenir! L'état violent où j'étois ne me permit pas de continuer. Je retombai dans mon évanouissement qui fut si long, qu'on appréhenda qu'il n'eût des suites funestes. On eut bien de la peine à me faire revenir, & je me trouvai si foible en sortant de cette crise, qu'il fallut me porter au lit que je fus obligé de garder pendant plusieurs jours. Peut-être n'en ferois-je point relevé si, pour m'encourager à reprendre des forces, mon Oncle ne m'eût flatté de quelque espérance.

QUOIQUE mon Père ne m'eût laissé qu'entrevoir la raison d'un changement si subit, je ne la compris que trop, lorsque mes premiers transports eurent fait place à la réflexion. Ce fut alors que j'éprouvai, pour la première fois,

fois, combien il y a peu de fonds à faire sur l'instabilité des choses humaines. Je me voyois, deux jours auparavant, au comble de mes vœux; je touchois au moment qui alloit assurer le repos & le bonheur de ma vie; Un accident inopiné précipite toutes mes espérances dans le tombeau, & me prive, tout à la fois, & du Père & de la Fille! Mais, disois-je, pourquoi faut-il que le désespoir de l'un me prive de la possession de l'autre? Cette adorable personne a-t-elle eu la moindre part au malheur de son Père? Hélas! elle ignore de quelle manière il a fini ses jours, & sans doute qu'elle l'ignorera toute sa vie! Pourquoi donc seroit-elle la victime d'un désespoir, dont elle n'est pas plus coupable que tout le reste de l'Univers? Ah! n'est-ce pas déjà une assez grande affliction pour elle d'avoir perdu un Père, dont elle étoit si tendrement aimée, sans qu'elle ait encore la douleur de se voir abandonnée par un Amant, qui peut seul la consoler & lui faire oublier, avec le tems, cette première perte? Mais qu'ai-je fait moi-même, poursuivois-je, pour mériter une si terrible punition! Bien loin d'avoir eu la moindre part à ce funeste accident, que toute la prudence humaine ne pouvoit prévoir, n'ai-je pas fait, au-contraire, tout mon possible pour le prévenir? Avec qu'elle attention n'ai-je pas écarté tout ce qui pouvoit réveiller en lui le malheureux penchant qui l'a enfin entraîné dans le précipice? Que n'aurois-je point fait encore pour l'en détourner, s'il étoit possible aux hommes de lire dans l'avenir? Comme son obscurité est impénétrable, est-il au monde une injustice plus criante, que celle qui nous sacrifie à des évènements auxquels on fait que nous n'avons pas eu la moindre part? Voilà néanmoins la façon cruelle dont on en agit avec moi! On connoit mon innocence, on rend la même justice à celle de l'aimable Emilie, & malgré tout cela, on exige que nous

nous sacrifions l'un & l'autre à je ne fai quelle Chimère que l'on nomme honneur, lequel s'oppose, dit-on, aujourd'hui à une Alliance qu'on désiroit il y a quelques jours avec autant d'ardeur que nous. Ah! périssent toutes les loix, toutes les coûtumes, toutes les bienséances du monde, si elles sont aussi injustes que celles auxquelles on veut me soumettre! Non, continuai-je; Non, Adorable Emilie, ni le respect, ni la déférence, que j'ai toujours eu pour les ordres de mes Parents, ne me feront jamais confondre, comme ils le font, l'innocence avec le crime! Vous êtes encore aujourd'hui, quoiqu'il en puissent dire, aussi digne de mes adorations, que vous l'avez toujours été; & si le malheur, qui vient de vous arriver, a causé quelque changement dans votre fortune, c'est à ma vive tendresse à réparer l'injustice du sort que vous n'avez nullement méritée. C'est ainsi que je m'efforçois de soulager la mortelle douleur, dont le discours de mon Père m'avoit accablé.

ELLE étoit si violente, & si visible, que, dans la crainte qu'il eut qu'elle ne me portât à quelque extrémité, il prit, de concert avec mon Oncle, un parti qu'ils jugèrent, l'un & l'autre, très propre à leur dessein, & convenable à ma situation. Ce fut de m'éloigner, le plus qu'ils pourroient, de l'objet de mon amour, dans la persuasion que l'absence & l'éloignement pourroient m'en guérir. J'ai dit plus haut que, voulant me donner une éducation parfaite, mon Oncle, après m'avoir fait passer quelques années dans le grand monde de Paris, s'étoit proposé de me faire faire quelques voyages dans les Pais étrangers, pour achever de m'y instruire. Qu'est-ce en effet qu'un homme qui ne connoit, qui n'a vû que sa ville, que sa Province, & tout au plus, que sa nation? C'en est assez, & est vrai, pour un Artisan, pour un Bourgeois, & au-
tres

tres gens de cette classe; mais il est d'autres états dans lesquels ces connoissances bornées ne suffisent pas. L'obligation où l'on se trouve quelquefois de traiter avec d'autres nations, nous met dans la nécessité d'étudier & de connoître à fonds leurs caractères, leurs loix, leurs usages, leurs coutumes, leurs génies, & jusqu'à leurs modes; car quoique les hommes, pour le fonds, soient tous, à peu près, les mêmes dans tous les Etats Policés, néanmoins, pour ne parler que de l'Europe, il y a, parmi les Peuples qui l'habitent, des différences essentielles, qui les distinguent les uns des autres, & qu'il n'est pas permis à certaines personnes d'ignorer. Comme le Commerce & la Politique les unissent tous les uns aux autres, pour traiter & vivre bien avec eux, il faut absolument être instruit de ces différences, sans quoi, l'on doit s'attendre de faire de grandes fautes, qu'il est quelquefois impossible, de réparer. Le Moscovite, par exemple, & le Portuguais, habitent les deux extrémités opposées de l'Europe; le Turc, & l'Anglois, occupent les deux autres. Le Commerce, la Politique, l'intérêt, enfin le besoin général que tous les hommes ont les uns des autres, lient ensemble ces quatre nations, qui vivent en bonne intelligence les unes avec les autres; mais traiter avec elles comme les Parisiens font entr'eux, ce seroit le véritable moyen d'échouer dans les Négociations, ou de tout gâter.

QUOIQUE j'ignorasse encore à quel état la Providence me destinoit, lorsque mon Oncle me communiqua, pour la première fois, cette résolution, cependant, comme je sentoient les avantages que j'en pourrois tirer un jour, je recus avec beaucoup de joye la promesse qu'il me fit, de me faire commencer ces Voyages, aussi-tôt que j'aurois fini ma caravane de Paris. Tant que mon cœur s'étoit conservé libre, j'avois toujours regardé ces voyages comme une

source de nouveaux plaisirs & d'instructions nouvelles pour moi, & j'attendois avec une espèce d'impatience le tems qu'il avoit fixé pour cela. Mais il n'en fut pas de même, lors que je me vis dans les fers de la charmante Emilie. Aussi fut-ce un nouveau coup de foudre pour moi, lorsque mon Père m'en fit la proposition. Le respect que j'ai toujours eu pour lui m'empêcha de contrevenir ouvertement aux ordres qu'il me signifia, de me tenir prêt pour le voyage d'Italie; mais je n'en fus pas pour cela plus disposé à lui obéir. La confiance que j'avois en mon Oncle, & qu'il s'étoit si bien acquise par ses bontés pour moi, me fit espérer que je pourrois conjurer encore ce nouvel Orage. J'employai, pour l'intéresser en ma faveur, tout ce que l'Amour peut inspirer de plus touchant, & lui peignis, avec les plus vives couleurs, le désespoir dans lequel ce nouveau projet étoit capable de me jeter.

Si cette voye ne me réussit pas entièrement, du moins je n'eus pas sujet de me repentir de l'avoir employée. La consolation que j'en reçus fut qu'il en parleroit à mon Père, dont il tâcheroit d'obtenir ce que je lui demandois avec tant d'instances; qu'après tout, s'il n'y réussissoit pas, il espéroit que le tems & ma soumission à ses ordres auroient un effet tout différent de celui que j'appréhendois; que ce voyage m'étoit aussi nécessaire pour achever de me former l'esprit, qu'il seroit utile à ma santé, qui demandoit, disoit-il, que je changeasse un peu d'air; que ce retardement ne nuiroit en aucune façon à mon Amour, puisque, aussi bien, la triste conjoncture dans laquelle se trouvoit Mademoiselle de Ti... ville, ne me permettoit pas de continuer avec elle un commerce de galanterie, contre lequel on auroit raison de murmurer; que je ne courois aucun risque que d'autres me l'enlevassent pendant mon absence, puisque, outre l'amour qu'elle lui avoit paru avoir pour moi, il ne croyoit pas qu'elle

le

le fût visible pour personne, pendant tout le tems que dure-
 roit le deuil où elle étoit de la mort de son Père; que cette
 année étant perdue pour mon amour, je devois profiter de
 cet intervalle pour achever d'apprendre à connoître les hom-
 mes; qu'à mon retour je n'en ferois que mieux reçu de la
 charmante Emilie, rien n'étant plus propre, que l'absence,
 pour donner de nouvelles forces à l'Amour: Vous êtes jeu-
 nes encore l'un & l'autre poursuivit-il, & vous n'avez fait
 encore aucune épreuve, vous, de la légéreté qu'on repro-
 che à son Sexe, elle, de l'inconstance dont on accuse les
 hommes. Vous vous aimez tous les deux de bonne foi, &
 vous croyez bonnement que vous vous aimerez toujours de
 même, parce que vos cœurs sont actuellement dans ces dis-
 positions. L'absence, qui est la véritable pierre de touche
 pour l'amour, vous fera connoître si le vôtre est réellement
 ce qu'il vous paroît. Ah, mon cher Neveu, si vous con-
 noissiez le cœur humain, tel que je le connois, & comme
 vous le connoîtrez un jour, bien loin de regarder ce petit
 délai comme un malheur, vous le regarderiez, au-contrai-
 re, comme un expédient que la Providence vous fournit
 pour éprouver, l'un & l'autre, votre amour! Ce que vous
 en ressentez tous les deux n'est encore qu'une première é-
 tincelle d'un feu naissant, que votre imagination vous re-
 présente comme la chose du monde le plus solide & le plus
 durable; le tems seul vous apprendra ce qui en est. Combien
 de jeunes personnes voyons-nous, tous les jours, dont les
 feux, semblables à ceux que l'ardeur du Soleil forme des
 exhalaisons de la terre, s'allument & se dissipent presque
 dans le même moment! Qui sçait si le vôtre n'est pas de la
 même Nature?

CE n'est pas ce que j'appréhende, mon cher Oncle, lui
 repliquai-je. Ce qui m'assassine, c'est que mon Père m'a
 fait entendre que je devois renoncer pour toujours à la pos-
 ses-

cession de l'aimable Emilie; que je me flaterois en vain de cette douce espérance; enfin que l'honneur ne lui permet plus de consentir à notre union. Si cette déclaration est sincère & irrévocable, jugez quelle doit être ma douleur, & ce que je dois penser de ce voyage qu'il ne me fait, sans doute, entreprendre, que pour me séparer à jamais de ce que j'adore; car comme je ne pourrai survivre à cette cruelle séparation, je suis persuadé que, de son côté, l'adorable Emilie en mourra de douleur.

Je ne me serois jamais attendu, reprit mon Oncle en fouriant, qu'on verroit renaître des *Céladons* dans notre Famille, & des *Artémises* dans celle du Marquis. Cette double merveille seroit d'autant plus singulière, qu'elle n'a jamais existé que dans les Romans & les Histoires fabuleuses. Bon Dieu, que l'imagination des jeunes gens est expéditive, sur-tout quand elle est échauffée par l'Amour? Allez, mon Neveu, je répons de vous, corps pour corps, si vous ne mourez jamais, l'un & l'autre, d'autre maladie, que de celle-là. A l'égard de la déclaration que votre Père vous a faite, quoique j'espère qu'elle n'aura point d'effet, par la suite, je ne puis néanmoins la désapprouver. Vous sçavez combien l'honneur nous fut toujours précieux dans notre Famille, à laquelle, grace au Ciel, on ne peut pas reprocher la moindre tache. Je vous ai moi-même élevé d'une manière à ne jamais dégénérer de ses nobles sentimens. D'un autre côté vous n'ignorez pas la tache que la mort violente du Marquis vient d'imprimer à la sienne. Autant que je l'ai pû, je l'ai effacée par les précautions que vous m'avez vû prendre pour la cacher à tout le monde. Il y auroit, sans contredit, de l'injustice à faire retomber sur son aimable Fille les suites d'un évènement, auquel elle a eu encore moins de part que vous & moi; mais vous ne connoissez pas encore parfaitement le monde. Quelque injuste qu'il

qu'il soit dans la plûpart de ses jugemens , on est quelquefois forcé à y déférer, du moins pour un tems. C'est le seul parti que vous auriez à prendre, s'il étoit instruit des circonstances de la mort du Marquis, que j'ai pris tant de soin de cacher. Mais heureusement pour vous, tout le monde, & sa Famille même, les ignorent. Tant qu'on n'en saura rien, non seulement il vous est permis d'espérer; mais je me flatte encore de faire révoquer à mon Frère la deffense qu'il ne vous a probablement faite, que parce qu'il a cru que ces circonstances étoient connues de tout le monde. Attendez que le Tems l'ait détrompé. Alors, si vous persistez l'un & l'autre dans votre amour, qui n'en fera que plus vif & plus ardent, je me fais fort d'obtenir de lui le consentement qu'il avoit déjà donné à votre union avec la belle Emilie, & qu'il retire depuis, uniquement pour la raison que je viens de vous dire. Cessez donc de vous affliger de son refus. Par votre Soumission à ses ordres continuez à vous montrer digne de sa tendresse, dont vous obtiendrez avec le tems l'accomplissement de vos désirs. Je ne cesserai point de le solliciter pour vous pendant votre absence; & j'espère que j'y réussirai. Tantôt vous verrez de vos propres yeux un des moyens que j'ai imaginés pour le détromper, & pour assurer votre bonheur.

UN Malade, qui a mis toute sa confiance dans un Médecin habile, dont il est tendrement aimé, ne se sentit jamais plus soulagé par les excellents remèdes que celui-ci lui donne, que je le fus par le discours de mon Oncle. Je résolus de suivre ses sages conseils dans cette affaire, qu'il me parut prendre presque autant à cœur que moi-même. Il m'en donna une preuve bien convaincante dès l'après-dinée. En effet étant allés ensemble à l'Hôtel où avoit logé le Marquis, il demanda à parler en particulier au Maître

M

tre

tre de la maison. Celui-ci, nous ayant fait aussi-tôt entrer dans une sale dont il ferma la porte sur nous, mon *Oncle*, lui fit raconter de nouveau toutes les circonstances de la mort du Marquis, & lui demanda si quelque autre que lui étoit encore instruit de cette funeste aventure. Je l'ai tenue si secrète, Monsieur, poursuivit l'Hôte, par l'intérêt & la part que j'y ai pris, que son Valet de chambre même ignore la véritable manière dont il a fini ses jours. Nous sommes les seuls au monde, Monsieur & moi, ajouta-t-il, en me montrant, qui le sachions; & je puis bien assurer que, de ma part, jamais quique ce soit n'en fera instruit, quand même il m'en devroit coûter la vie.

C'EST ce que je viens vous demander, lui dit mon *Oncle*, au nom de toute sa Famille qui l'ignore elle-même. La tendre amitié que j'ai eu depuis plus de vingt ans pour le Marquis, l'intérêt que je prens à l'honneur de tous ses illustres Parens m'ont engagé à vous venir remercier de votre discrétion, & vous prier en même tems, de vouloir bien accepter cette marque de ma reconnoissance. A cet mots, tirant de sa poche une bourse, dans laquelle il me parut qu'il pouvoit y avoir trois ou quatre cents Louis d'Or, il la lui présenta. Mais l'Hôte, par une générosité qui m'étonna dans un homme de cet état, la refusa constamment, en disant qu'il n'étoit pas de ces gens à qui il faut lier la langue avec des Cordons d'Or. Il ajouta qu'il avoit été si touché de la mort tragique du Marquis, que, bien loin de la divulguer, il donneroit au-contraire tout ce qu'il possédoit, pour étoufer ce secret, s'il croyoit qu'il y eût quelqu'un dans le monde, qui fût capable de le révéler; que mon *Oncle* pouvoit & devoit être fort tranquille sur cet article, & que c'étoit pour la dernière fois de sa vie qu'il en ouvroit sa bouche, ce qu'il nous protesta avec serment. Cette dernière sûreté n'étoit pas fort nécessaire pour nous
tran-

tranquilliser, après ce dont nous venions d'être témoins. Un homme de cet état, assez généreux pour refuser, comme il faisoit, une somme si considérable qu'on lui présente pour le gratifier & s'assurer de sa discrétion, n'a pas besoin de donner d'autre preuve de sa probité. Autant que mon Oncle fut frappé de ce généreux désintéressement, autant fus-je ravi de voir que nous étions les seuls maîtres d'un secret, dont la découverte auroit été si funeste à mon amour. Je ne doutai pas un instant, après cet heureux éclaircissement, qu'il ne réussit, avec le tems, à faire revenir mon Père de la prévention où il étoit, contre mon Alliance avec Mademoiselle de Ti ville; mais je ne fus pas plutôt délivré de cette inquiétude, que je retombai dans une autre, qui ne me causa pas moins de chagrin.

DANS tous les Voyages que j'avois faits à la Terre de mon Oncle & à Ti ville, & dans toutes les visites que nous nous étions réciproquement rendues, jamais nous n'avions ni vû, ni rencontré le Fils du Marquis. Deux raisons en étoient cause. La première est que ce jeune Cavalier avoit un dégoût étonnant pour le séjour de la Campagne. La seconde est que, désirant s'avancer dans le Service, pour lequel il avoit une forte passion, il étoit d'une si grande exactitude à son devoir, qu'il ne quittoit presque jamais son Régiment. S'il le faisoit, par extraordinaire, ce n'étoit que pour peu de tems, sur des ordres réitérés de son Père, & cela, toujours dans la saison où nous étions de retour à Paris. Comme l'amour de la Fille & l'amitié du Père m'avoient suffi jusqu'alors, j'avois été fort peu curieux de m'informer du caractère du Fils, dont le suffrage ne m'étoit alors nullement nécessaire. Il n'en étoit plus de même depuis la mort du Marquis. Par ce fatal accident, l'aimable Emilie entroit sous la tutèle & la

dépendance de son Frère, qui, selon l'usage & la coutume de cette Province, alloit avoir sur elle une autorité vraiment Despotique. Si on regarde par-tout comme une espèce de malheur d'être né Fille, on peut dire que c'en est un des plus grands dans la Normandie, sur-tout après la mort des Pères. En effet leurs Frères aînés, non contents d'emporter par la loi presque tous les biens de la maison, par une loi encore plus injuste, ne laissent pas seulement à leurs Sœurs la liberté de disposer d'elles-mêmes, celles-ci ne pouvant le faire que de leur consentement, qu'ils leur refusent presque toujours, parce que, pour leur procurer des établissements convenables, il faudroit que ces Messieurs se désistassent un peu de leurs droits, ce qui n'est pas ordinairement de leur goût. De-là cette prodigieuse quantité de vieilles Filles & de Religieuses, qu'on voit dans cette Province plus qu'en aucun autre País de l'Europe. Ne connoissant donc en aucune façon mon futur Beau-Frère, je craignis, avec quelque fondement, qu'il ne fût pas plus raisonnable sur ce point, que la plupart de ses Comprovinciaux; ce qui ne manqueroit pas de faire un obstacle insurmontable à mon amour. C'est ce dont je résolus de m'éclaircir avant toutes choses, & ce que je ne tardai pas à exécuter.

LA Mort du Marquis, dont mon Oncle l'avoit informé, l'ayant amené à Paris, il n'eut rien de plus pressé que de venir nous remercier des amitiés, qu'il avoit apprises qu'il avoit recues de notre Famille. Jamais Physionomie ne me frappa plus vivement, que celle de cet aimable Cavalier, que le hazard me fit rencontrer sur le seuil de notre porte, au moment que je sortois du logis. Je n'eus pas besoin de lui demander qui il étoit, ni à qui il en vouloit. La parfaite ressemblance qu'il avoit avec le feu Marquis, que je crus voir devant moi, me le dit assez. De mon côté,

les

les larmes qui coulèrent, malgré moi, de mes yeux en voyant son équipage funèbre, jointes au compliment de condoléance que je lui fis en l'introduisant dans la maison, lui firent assez connoître qui j'étois. Il ne me répondit que par de profonds soupirs & par un torrent de pleurs, qu'il répandit en me ferrant étroitement dans ses bras. Après avoir ainsi épanché notre douleur dans le sein l'un de l'autre, je le présentai à mon Père & à mon Oncle, qui frappés tous les deux, comme je l'avois été, de cette ressemblance si parfaite, crurent d'abord revoir le Marquis. Sa visite fut courte, comme elles le sont toujours dans ces tristes conjonctures. Mais, comme s'il eût voulu s'en dédommager avec moi, il me pria de vouloir bien avoir pour lui la même amitié & les mêmes bontés qu'il sçavoit que j'avois eu pour son Père, pendant le peu de séjour qu'il feroit à Paris. Je le lui promis, & lui tins parole. J'avois trop d'intérêt de m'en faire un ami, pour manquer une si belle occasion. Je ne le quittai presque point pendant tout le tems qu'il fut dans cette ville, où ayant terminé les affaires pour lesquelles il y étoit venu, il partit pour sa terre, où il m'apprit qu'il alloit demeurer avec sa Sœur, jusqu'à ce qu'il eût pris d'autres arrangements.

LA connoissance que j'eus du caractère de ce jeune Marquis pendant le séjour qu'il fit à Paris, & les bonnes espérances que mon Oncle m'avoit données, achevèrent de dissiper le trouble où avoit été mon cœur. En effet je trouvai dans cette aimable personne, les mêmes sentimens & les mêmes dispositions qui m'avoient gagné l'amitié de son Père. Rassuré par les marques sincères d'amitié qu'il me donna avant que de partir, je ne doutai point qu'il ne fût, par la suite, aussi favorable à mon amour. Cette flateuse persuasion me fit hasarder une démarche que je n'aurois certainement pas faite en toute

autre rencontre ; mais en amours il est de certains moments, où l'on ne se pique pas toujours de la régularité la plus scrupuleuse.

J'AI dit que mon Père m'avoit ordonné de me disposer à partir pour l'Italie. Ce voyage n'étoit rien moins que de mon goût ; toutefois les raisons de mon Oncle, & plus encore les bonnes espérances qu'il m'avoit données m'avoient presque persuadé ; desorte que je voyois d'un œil assez indifférent les préparatifs qui se faisoient pour ce départ. Un Valet de chambre & un Postillon, qui devoient m'accompagner, avoient reçu ordre de préparer tout ce qui étoit nécessaire pour le voyage. Déjà même mon Père avoit commencé à expédier des Lettres de recommandation pour toutes les Villes considérables, soit de France, soit d'Italie, dans lesquelles son intention étoit que je fisse quelque séjour. Par-là je compris que l'heure fatale du départ approchoit, & qu'il n'y avoit plus à se flatter de faire revoquer ce voyage. Que l'obéissance est un devoir pénible, même pour les personnes les plus dociles, dans une situation pareille à celle où je me trouvois alors ! Combattu d'un côté par l'amour du devoir, déchiré de l'autre par la crainte d'être pour jamais séparé de ce que j'avois de plus cher au monde, je rassemblais à ces malheureux criminels, dont les angoisses redoublent à mesure qu'ils voyent approcher le jour & le moment de leur supplice. Il faut donc nous séparer, me dis-je dans toute l'amertume de mon cœur ; il faut m'arracher de tout ce que j'ai de plus précieux, & aller traîner, à deux ou trois cents lieues de mon adorable Emilie, des jours qui ne peuvent être que malheureux en son absence ! Que deviendrai-je, & que deviendra-t-elle elle-même pendant un si long voyage ? car je sçai que je pars ; mais j'ignore quand il plaira à mon Père de me rappeler de l'espèce d'exil

au-

auquel il m'a condamné ! Sans doute qu'il n'use de cette rigueur envers moi, que parce qu'il se flatte que pendant mon absence, qu'il fera durer aussi long-tems qu'il voudra, le jeune Marquis disposera, d'une manière ou d'une autre, de son aimable Sœur. Ainsi donc je me verrai frustré pour jamais du seul bien après lequel j'aspire dans le monde ! Ainsi donc je ne la reverrai plus de ma vie ! Cruelle obéissance, quel sacrifice exiges-tu de moi ! Amour, tendresse, amitié, respect, qui dois-je écouter ! Qui de vous l'emportera dans mon cœur ? Faut-il perdre pour jamais ce que j'adore ? Faut-il me révolter contre ce que j'honore & que j'aime ? A l'un je dois la vie & tout ce que je suis ; je ne puis la conserver sans l'autre à qui je l'ai consacrée ! Amour, suggère moi quelque expédient pour accorder les sentimens que tu m'as inspirés avec ce que je dois à la Nature ! Déchiré par ces cruelles pensées, je ne savois à quoi me résoudre, lorsqu'enfin je pris, le parti de faire un coup de ma tête. Le Ciel me l'inspira, sans doute, puisque c'est à lui que je dois tout le bonheur de ma vie.

Tout étant prêt, comme j'ai dit, pour mon départ, qui étoit fixé au lendemain, je pris en particulier mon Valet de chambre qui devoit être du voyage, & lui parlai en ces termes. Merville, lui dis-je, nous partons demain pour l'Italie. Si jamais il y eut voyage entrepris à contre-cœur, c'est assurément celui qu'on me fait faire. Je ne m'arrêterai point à vous en dire les raisons. Vous les devinez sans peine. Comme vous m'avez toujours servi avec affection, je n'ai jamais eu rien de caché pour vous. Pourrois-je assez compter sur vous, pour vous mettre de moitié dans l'exécution d'un projet que je médite ? Monsieur, me répondit-il en souriant, à vous parler franchement, je ne vous conseille pas de le faire, puisque, malgré l'affection que vous reconnoissez que j'ai toujours eue pour vous, vous semblez dou-

douter que je veuille vous en donner de nouvelles preuves. Qui sçait en effet si, au-lieu de vous servir avec zèle & fidélité, comme j'ai toujours fait, je ne serois pas d'humeur à vous trahir aujourd'hui? Nous sommes sujets à caution, nous autres Normands, & quelque preuve qu'on ait de notre fidélité, on ne doit jamais se confier en nous. Pour moi, quel que soit le projet que vous méditez, je n'en ai point d'autre que celui d'aller à Rome, où je voudrois déjà être pour demander au Pape des pardons capables d'effacer le péché que j'ai commis, en restant pendant quatorze ans au service d'un Maître qui, après avoir éprouvé pendant tout ce tems mon dévouement & mon zèle pour son service, peut me soupçonner encore de n'être pas digne de sa confiance.

Tu l'as toujours eu, lui dis-je, mon cher Merville; & je ne m'ouvrirois pas à toi, comme je vais le faire, si je ne r'en croyois pas digne. Tu vois que mon Père nous fait partir pour l'Italie, où je t'ai déjà dit que je ne vais qu'à contre-cœur. . . . Je gage, interrompit-il, que vous prendriez bien plus volontiers la route de Normandie. La Bouffole de votre cœur qui est tournée de ce côté-là, vous y feroit trouver beaucoup plus de plaisir; mais il n'y a rien à faire pour vous cette année; & le voyage que Monsieur votre Oncle se trouve obligé de faire en Brétagne, pour y ramasser cette riche succession qui vient encore de vous écheoir, nous privera, cet Été, du plaisir de voir l'aimable Demoiselle de Ti... ville. En revanche, nous allons voir Notre Saint Père le Pape, & les Dames Romaines dont la beauté est fort renommée, mais qui auront, je crois, bien de la peine à l'emporter sur la sienne. Nous reviendrons tous chargés de pardons, dont nous ferons présent à Mademoiselle Emilie, qui vous en aimera encore bien davantage, quoiqu'elle vous aime déjà beaucoup. . . Mais à propos,
Mon-

Monſieur, eſt-ce que vous auriez la cruauté de partir pour un ſi long voyage, ſans prendre au moins congé d'elle? Amoureux & poli, comme vous l'êtes, je m'étonne que vous ayez manqué à ce devoir, dont l'omiffion lui donnera un juſte ſujet de ſe plaindre de vous.

Je ſuis ravi, mon cher, lui répondis-je, de voir que tes penſées ſ'accordent ſi bien avec les miennes. C'eſt auſſi ce que j'ai deſſein de faire; mais comme mon intention eſt que ce petit Voyage ſoit ignoré de tout le monde, & ſur-tout de mon Père, pour lui donner le change, & lui faire accroire que j'ai pris la route d'Italie, je ſerois d'avis que tu m'allasſes attendre à Lyon, d'où tu lui feras tenir à Paris les Lettres que je lui écrirai, & que je daterai de divers endroits. Par ce petit artifice il croira que j'y ſuis moi-même, pendant que j'irai prendre congé de ma chère Emilie, après quoi j'irai te réjoindre pour continuer enſemble notre Voyage. Et c'eſt-là, reprit Merville, le grand projet dont vous me faiſiez d'abord un ſi grand Miſtère? A vous entendre, il ſembloit qu'il n'étoit queſtion de rien moins que d'un enlèvement, dans l'exécution duquel vous vouliez me mettre de moitié. Allez, Monſieur, reſoſez-vous ſur moi de cette bagatelle. Reſtez à Ti . . . ville auſſi long-tems qu'il vous plaira. Donnez-moi ſeulement de l'argent, & je me charge du reſte. Je ferai même pour vous, ſi vous le voulez, le voyage de Rome, & je vous tiendrai ſi bon compte de tout ce que j'y aurai vû, que, pour peu que vous ayez de mémoire, vous n'aurez pas de peine à faire croire à Monſieur votre Père que vous aurez tout vû de vos propres yeux. Si j'en croyois mon cœur, lui diſ-je, je te prendrois au mot; mais ce ſeroit pouſſer trop loin la ſupercherie. Ce n'eſt même qu'avec peine que j'ai pû me réſoudre à celle-ci. Mais que veux-tu? J'aime, tu le ſçais; & tu as trouvé toi-même

qu'il y auroit de l'impolitesse à partir ainsi, sans prendre au moins congé de celle que j'adore. Assûrement, reprit Merville, & je ne vous aurois jamais pardonné cette incivilité. Mais si j'en juge par le passé, mon séjour à Lyon ne sera pas fort court; car vos adieux dureront peut-être plus d'un mois. N'importe, pourvu que j'aye la bourse bien garnie, je tâcherai de ne m'y pas plus ennuyer que vous ne ferez auprès de votre aimable Maîtresse. C'est sur quoi tu peux compter, lui dis-je, comme, de mon côté, je compte sur ta discrétion.





111134

AB: 111134
s

Y6323631



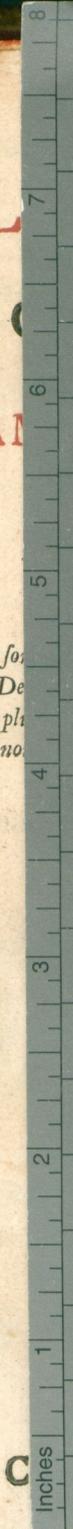




L

A

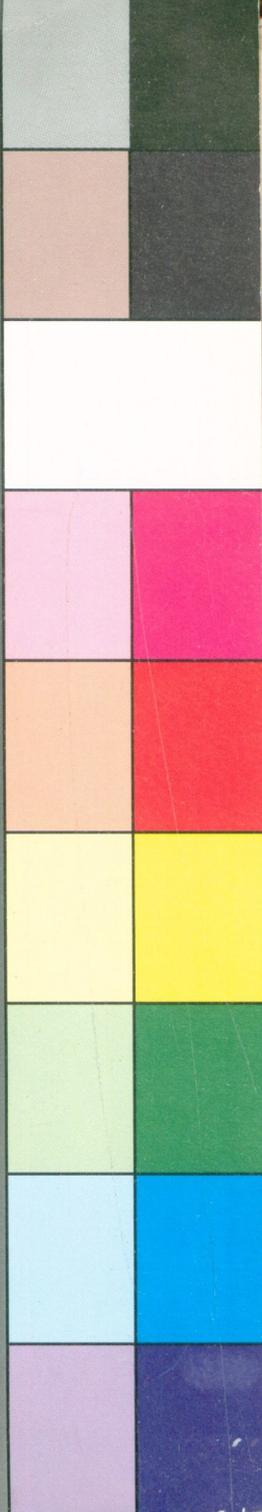
Où fo
& De
des pl
no



B.I.G.

Farbkarte #13

Black
3/Color
White
Magenta
Red
Yellow
Green
Cyan
Blue



TION

B * * *

LIE DE T***,
AGES,

PRES

R E S,

es modernes, & des Recherches
gnées de plus de cent Estampes
ion, augmentée d'Observations
culpture & d'Architecture,
du Monde.

UENET.

I.



DCC LXV.

L & Compagnie.

